

Au foyer de mon presbytère; poèmes et chansons

Joseph Apollinaire Gingras

[LU AVEC LIREGRATUEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AU PUBLIC

' J'offre à mon jeune pays quelques poésies

^ fugitives. Je ne dirai pas, pour me donner de la

contenance, que je cède aux sollicitations de mes amis. Le fait est que je n'ai pas, pour me décider à ce jeu d'enfant, consulté mes amis. Si mon très humble volume les humilie, ce sera bien sans qu'ils s'y attendent. Qu'ils me le pardonnent : entre amis, ne faut-il pas se pardonner quelque chose ?

X Préface

Je me garde aussi de dire, comme je Tai lu dans trois douzaines de préfaces : J'essaie de combler une lacune. Non. La poésie, c'est du chant, c'est de la musique. Si la vie était une fête, la musique ne pourrait en être absente sans laisser une lacune. Mais la vie n'est pas une fête ! Donc, en publiant ces quelques rimes, je ne crois pas venir combler la plus imperceptible lacune : vous voyez, chers lecteurs, mon louable désir d'être modeste — au moins dans ma préface. Pour un soi-disant poète, c'est déjà merveilleux, je suppose ? Bien.

Qu'est-ce que je viens donc faire ? Je réponds par un apologue :

Par une hâtive matinée de printemps, je revenais à pied d'un malade.

Je cheminais à travers une érablière où de gros sapins portaient encore sur leurs branches un peu de neige. Pourtant, il circulait déjà dans l'air quelques rares insectes. Des mouches vulgaires, des scarabées aux ailes d'or ou de nacre, de bleus coléoptères, que les premiers frimas

Préface xi

d'automne avaient gelés et qui croyaient — à rencontre du moine d'OImutz — sommeiller depuis des siècles, se réveillaient çà et là avec un joyeux bourdonnement de ressuscites qui semblait dire : " Enfin ! le voici, le printemps ! "

Du sein d'une pile de perches de cèdre, je vis sortir un pâle papillon. Son vol était lourd : on eût dit qu'il traînait sous ses ailes les débris de son cocon mal détaché. Un papillon ? déjà ? à cette saison ? au milieu d'une forêt sans feuilles où il n'y a encore de vert que les sapins, qui le sont toujours ? Cela me sembla charmant de grâce et de contraste. Je le regardai planer sur une tache de mousse verdissante, je le regardai tourner autour des souches panachées de l'écorce, gambader sur ses petites ailes mal dépliées. Faut-il l'avouer ? D'un coup de chapeau, je le fis tendrement prisonnier. Il égaya ma chambrette de vicaire une semaine durant, puis il trépassa : la vie de vicaire peut faire trépasser un papillon, croyez-m'en. Je l'expédiai à un ami naturaliste. Si je vous disais la belle lettre de

xii Préface

compliments je reçus ! moi qui, imaginez, avais craint de faire rire Fami à mes dépens ! — Ces surprises consolent : il arrive si souvent, dans ce bas monde, que Ton fait rire de soi précisément quand on espérait sans malice provoquer le plus Padmiration ! —

Donc, j'avais, sans m'en douter, expédié à mon ami un petit prodige entomologique; les antennes, l'abdomen, le thorax, les pattes de devant, les pattes de derrière, l'époque de l'éclosion, tout semblait, paraît-il, avoir été calculé comme exprès par la nature, dans la création.... de ce petit monstre, pour piquer l'intérêt de la postérité. — Mon ami, par privilège, l'avait fixé à ses lièges avec une épingle quasi d'argent, et le rachitique phénomène était sûr de sa petite immortalité.

Vous comprenez, lecteurs intelligents? — Notre littérature canadienne est encore un peu en hiver. Le franc printemps pour elle n'est pas encore arrivé : sur elle, à peine encore quelques rayons. Eh ! bien, — façon de m'ôter la chair de poule, — avant de laisser sortir de mon cahier

Préface xiii

ces poésies peut-être trop incolores, je me dis : Les moindres papillons, qui auront le courage d'éclore à cette saison hâtive, ont une grosse chance d'inspirer un brin d'intérêt — de compassion, si Ton veut — même quand plus tard des productions mille fois plus brillantes écloreont pour les éclipses. De leur vivant, — si éphémère que soit ce vivant, — on les regardera voler, — dût-on devant elles rester aussi froid que mes souches panachées de neige devant mon papillon; puis, après leur mort, on leur accordera peut-être encore un coup d'œil de curiosité. En les contemplant, les écrivains de l'avenir diront avec une charitable sympathie : " Mais ! voyez donc : ce n'était déjà pas si mal ! " Ce qui, au fond, signifiera : " Mais ! Mais ! quel chemin la littérature canadienne a fait, depuis ces poétreaux jusqu'à nous ! " — Je les vois d'ici se gourmer, les coquins ! — N'importe.

Enfin, voici pour quelle raison je prends la liberté de faire trêve pour un quart d'heure à mes graves occupations de curé de village, et ce

xiv Préface

qui me décide surtout à mettre sous les yeux d'un public toujours un peu espiègle de soidisant littéraires bagatelles. Par cette démarche» tout bonnement récréative, je viens xiire aux jeunes gens encore moins âgés que moi qui se sentent du souffle et à qui la plume chatouille les doigts : Mes jeunes amis, que ma témérité bien intentionnée vous encourage. Voyez : malgré la nature, qui m'a pourtant refusé de grandes ailes, je me suis risqué, et, ma foi, je n'en suis pas plus mort pour tout cela. Que mon exemple vous apprenne que dans ce merveilleux pays de la poésie, on peut fort bien se casser le cou, — et rester debout.

Saint-Edouard de Lotbinière, 1881.

ERRATA

Page 24, au lieu de :

Divers le mal qu'elle nous cause, lisez :

Divers est le mal qu'elle cause.

Page 48, au lieu de :

Un jour peut-être, au fond de quelque basilique, lisez :

Un jour peut-être, au front de quelque basilique. Page iiio, dernière strophe, au lieu de :

Mon aviron tout courte

lisez :

Mon aviron tout court

Page 126, dixième vers, au lieu de :

foulerat^ lisez :

foulera

Errata

Page 175, au lieu de :

O peuple ! à ce serment tiendras-tu ? — Oui sans doute ! lisez :

O peuple ! ce serment, le tiendras-tu ? — Sans doute ! Page 179, avant-dernier vers, au lieu de :

La brise n'a-t-elle pas

lisez :

Les zéphirs n'ont-ils pas

Page 181, treizième vers, au lieu de :

O terrasse ! puisses-tu,

lisez :

Terrasse ! oh ! puisses-tu,

Page 199, dernier vers, au lieu de :

Venez tous à mon gai presbytère, lisez :

Venez à mon gai presbytère.

Page 233, deuxième vers du refrain, au lieu de :

Le citadelle te regarde !

lisez :

La citadelle te regarde 1

N. B. — ^Exerçant le saint ministère à une quinzaine de lieues de Québec, nous n^avons pu donner à la correction des épreuves une attention très xniuuu cuse. Malgré cette circonsluce regrettable, nous espérons cependant que le petit VDlutne, gr&ce à Tintelligence de nos typographes, se présente devant le public avec une toilette relativement soignée.

UNE SOURIS

QUI n'avait pas la langue dans sa poche

L*ÉTUDE est commencée : un silence d*Église I On n*entend que Thorloge et le Maître qui prise, Et ce bruit sans éclat, ce bruit savant, confus, De livres qu^on referme après qu*on les a lus, De papiers que Ton froisse et de plumes magiques Dont l'œil à peine suit les courses électriques. Tout le •• Peuple Écolier" étudie avec feu . . . Quand je dis tout le peuple, il faut s'entendre un peu : J'excepte les frelons — comme chez les abeilles. L'un tâche de dormir ; l'autre bâille aux corneilles, Ou, laissant à Newton son Binôme profond, Il s'amuse à compter les mouches au plafond.

* Une souris I dit l'un ; une souris ! regarde . . . — Où donc ?
— Le long du mur ; mais au Msdtre prends garde 1 " La chose
était fort grave et fit sensation — Tout comme s'il se fût agi d'un
gros lion.

Non, non : Victoria, la reine d*Angleterre, Par la grâce de Dieu
" défenseur de la Foi ", N'eût pas, en franchissant le seuil du sé-
minaire, Caused plus de surprise et produit plus d'émoi. Une sou-
ris ! vraiment, la fortune était belle I Dans un instant, chez tous
nos bons lurons,

L'importante nouvelle Qu'une souris est dans les environs Cir-
cule à tire-d'aile.

C'était le cas :

Une souris, qui n'était pas Du tout peureuse, Avait poussé sa
course aventureuse Jusqu'au fond de l'étude à des miettes de
pain L'animal trotinant allait calmant sa faim.

Notre souris, malgré sa taille et son jeime âge. Était sans gêne
tout à fait, Capable de dire son fait A n'importe quel personnage.

A nos joyeux badins elle fit en partant Une semonce à bout
portant.

L'un d'entre eux la voyant ronde comme une boule. Osa bien
plaisanter son petit embonpoint . . .

La jeune souris n'y tint point :

A demi dans son trou la voilà qui se coule ,

Une souris qui n^ avait pas la langue dans sa poche 3

Et lâ, leur dit : '* Vous tous, gentils sirs, g;rands badins : ** Et toi qui sur mon compte amuses tes voisins, — ** Et toi qui dors, là-bas — et toi qui te réveilles. . . ** A mon humble discours prêtez vos deux oreilles.

** Si j'ai compris,

*' Ma gourmandise,

*' Brillants esprits,

** Vous scandalise.

" Gruger, c'est mon instinct, pQurtemt : le Créateur *' Comme tocs mes'aîeux pour gruger me fit naître. *' Mais si modeste au moins qu'il puisse vous paraître, ** En grugeant j'accomplis avec joie et bonheur " Mon rôle de souris. Je le dirai sans peur : ** Il est un être fier, à qui la Providence *' A fait cadeau pourtant d'âme et d'intelligence, ** Et qui remplit, ma foi, son rôle un peu plus mal

" Que n'importe quel suiimal I *' Le paquet est pour vous, ô mSsieurs du collège I ** Combien, sortis d'ici, s'en retournent à lège I '* Bien souvent on y passe un, deux, trois, huit, neuf ans,

*' Et l'on a fait ... un cours de bancs 1 *' Un exemple tout frais : voyez-moi ce comp>ère, ** Voyez : barricadé derrière un dictionnaire, ** Il badine et se rit des regards vigilants ** Du maître qui le vise et qui fait feu des dents. *' Cet autre ne travaille, hélas 1 qu'au réfectoire : " Il a su transformer son pupitre en armoire, ** Et pendant que je prêche il mord dans un bonbon : ** Le seul mets qu'il respecte est sa pauvre leçon 1

Au foyer de mon presbythre

•• Juste ciel ! c'en est trop ; et je m'en vais sous terre *' A l'instant loin de vous digérer ma colère 1 " EUe dit : et laissa tout le monde surpris

De trouver dans une souris ^

Tant de style et tant de science,

Tant de k^que et d'éloquence.

Cette jeune souris dans son pays venait De remporter, dit-on, sur toutes ses rivales,

Un prix qui donne du toupet, —

Le ggrand prix du prince de Galles !

Une leçon ressort de tout ce beau caquet :

Écoliers trop légers 1 c'est à votre paresse

Que la souris s'adresse :

Dans l'univers, chaque être a son rôle et sa fin : Ouvrez les yeux, voyez, lisez dans la nature. Dieu dit au papillon : Plane sur la verdure ; A l'étoile : Rayonne aux regards du marin.

Il dit aux rêves d'or : Endormez la souffrance ; A l'oiseau : Peuple l'arbre où ton nid se balance.

Il fit, — ^le poisson pour nager, ^

La foudre pour détruire, La souris pour gruger, La mouche à feu pour reluire.

Et l'écoUer,— Pour étudier.

A LA COLLINE DE GELBOË

MALHEUR à Gelboë I malheur I A Gelboë, honte, anathème I O
jour néfaste ! ô deuil suprême Pour mon pays et pour mon cœur I
Malheur à Gelboë 1 malheur I

Elle a bu sans remords, colline criminelle, Le sang^ de Jona-
thas et le sang de mon roi :

Que jamais la rosée à ton front n'étincelle I Que Taurore ja-
mais ne se lève sur toi 1 Que dans tes bois maudits Toiseau soit
sans ramage, La vigne sans raisin, la brise sans odeur I Qu'un au-
tomne étemel teigne ton vert feuillage D'un sang fatal, d'un sang
vengeur 1

O mon pa^s, verse des pleurs :

Tes rois dorment dans la poussière.

La mort de sa faux sanguinaire Les a fauchés comme deux
fleurs :

O mon pays, verse des pleurs.

Comment sont-ils tombés, les forts, dans leur vaillance ?
Quand de leur riche tente ils sortaient le matin En brandissant
leur glaive altéré de vengeance, L'épouvante planait sur le camp
philistin ; Et le soir, quand le fer assouvi de carnage S'endormait
trionphant dcins le fourreau du roi. Les barbares hurlaient de
douleur et de rage Et se comptaient avec effroi.

Et le Lion s'est endormi I La vigne n'est plus protégée ; Je vois
la vigne ravagée.

J'entends les cris de l'ennemi :

Car le Lion s'est endormi I

Anathhne à la colline de Gelboê

Tremble ! ah I tremble, Israël I Vois-tu, sur tes collines,
Pauvre peuple, vois-tu briller dans le lointain Cette épaisse mois-
son de dards, de javelines ? Saûl, réveille-toi I bande ton arc d'ai-
rain I Ton ombre fera fuir ces timides gazelles I Lève-toi, Jona-
thas I à nous, g;uerriers, à nous I Qu'à vos flèches la mort attache
encor ses ailes : Guerriers tombés, réveillez-vous I

Pleurez-les, vierges de Sion :

Laissez, dans vos sombres alarmes.

Le flot des pleurs noyer vos charmes I Tous deux sans vie —
^Aigle et Lion I Pleurez-les, vierges de Sion I

Pleurez, vents du couchant, pleurez, vents de l'aurore : Ils sont
tombés ! Jourdain I laisse aujourd'hui tes flots Bondir en mugis-
sant sur ta plage sonore, Et qu'Israël entonne nn hymne de san-
glots I Fallait-il voir le fils mordre aussi la poussière ? Écartez de
mon front, écartez, ô mon Dieu, Un diadème encor tout chaud du
sang d'un frère : Oh I plutôt un bandeau de feu !

Sous l'aile sombre de la mort Qu'au moins Saûl en paix som-
meille I Silence I qu'aucun bruit n'éveille Un Roi malheureux qui
ne dort Que sous les ailes de la mort 1

Que de fois tu brûlas de m'arracher la yie,

Safl, quand au retour de ce sombre démon

Ton œil étincelait des éclairs de Tenvie,

Ou qu'un cuisant remords venait rider ton front I
Mats n*expiais-tu pas toi-même ta colère l
Je te pleure, Saûl, je te pleure, o mon Roi I
Que m'importe aujourd'hui ta haine involontaire :
Tu fus plus malheureux que moi ! • j
SaiU, dans mon sang que de fois, |
Oh 1 que de fois, farouche hyène, !
Tu brûlas d'abreuver ta haine I i
Pour m'anéantir, que de fois Tu me poursuivis dans les bois I
Dans une grotte, un soir, tu sommeillais tranquille :
Le ciel mit dans mes mains la coupe de tes jours.
Je pouvais la briser comme un vase d'argile : ,
Je ne la brisai pas : car je t'aimais toujours t i
L'aurore de nouveau vint réveiller ta haine, \
Et je repris ma fuite à travers le vallon, — .'
Comme un timide oiseau qu'un chasseur dans la plaine
Poursuit de buisson en buisson. ^
Mais sous les ailes de la mort Qu'en paix l'infortuné
sommeille.
Silence 1 qu'aucun bruit n'éveille Un Roi malheureux qui ne
dort Que sous les ailes de la mort !

Anathème à la colline de Gelboë

Silence, Gelboë ! puisse jamais la foudre N*oser faire bondir
tes lugubres échos 1 Silence 1 il a souffert : comment ne pas l'ab-
soudre ? Malheur, malheur à qui troublerait son repos I Malheur
à toi, David, si ta harpe en délire Exhalait un refrain d'anathème
enivré I Bénis-le dans ton cœur, pleure-le sur ta lyre : Il a souffert
— il est sacré I

Oh ! comment ne pas te bénir I Tu dors à côté de mon frère I
Vous viviez unis sur la terre :

La mort, se laissant attendrir, N'a pas voulu vous désunir I

Mais Jonathas n'est plus ! Ah ! Jonathas ma vie I Réveille-toi,
réponds à mes cris déchirants.

Réveille-toi : c'est moi, c'est David qui te crie. Jonathas de Da-
vid n'entend plus les accents I Oh 1 pourquoi nous aimer d'un
amour aussi tendre, Si, destiné d'avance au fer de l'ennemi, L'un
devait quelque jour au tombeau seul descendre, Et laisser l'autre
sans ami I

lo Au foyer de mon presbytère

Oh ! reviens, frère, du tombeau !

Ton âme adhérerait à mon âme Comme au sarment la douce
flamme, Comme la vigne au jeune ormeau . . .

Reviens, oh I reviens du tombeau 1

Reviens I car la douleur est là dans ma poitrine, Comme un si-
nistre oiseau sous un vieux toit désert. Je la sens, je la sens tres-
ser son nid d*épine Et déchirer mon sein de ses griffes de fer.

Dans les murs de Sion comme au sein des campagnes, Partout
je porte au cœur un souvenir sanglant', — Comme le cerf blessé
traîne sur les montagnes La flèche qui lui mord le flanc.

Frère béni, t*en souvient-il ?

Lorsque Sattl avec menace Dans les bois me faisait la chasse,
Frère, oh ! qui dora mon exil ?

Frère béni, t'en souvient-il ?

Jbnathas ! je t*aimais comme une tendre mère, Le matin, ta
pensée embaumait mon réveil ; Le soir, quand j'évoquais ton
ombre à jamais chère, Le ciel sur la forêt rayonnait plus vermeil.

Pleure, ah I pleure, David ! qu'à jamais l'allégresse Déserte ton
foyer comme un hôte odieux I Pleure I qu'à flots amers le deuil et
la tristesse • Montent de ton cœur à tes yeux I

Anathème à la colline de Gelboè ii

Te souviens-tu, mon Jonathas, Lorsque d'un message de vie
Tu chargeais ta flèche bénie Qui me disait : " Reste lâ-bas " ?

T*en souviens-tu, mon Jonathas ? . . .

Te souviens-tu lorsque la forêt tutélaire Abritait un enfant par
ton père maudit ?

J'enviais à l'aiglon la mousse de son aire, Au hibou sa mesure,
au passereau son nid. — Mais si mon Jonathas venait à me sur-
prendre Mêlant mes pleurs amers à Tonde d'un torrent, J'ou-
bliais mon exil, et sur son cœur si tendre Je reposais mon front
brûlant !

Nous n'irons plus tous deux le soir Calmer cet infortuné Père,
Ouvrir son cœur à la prière.

Égayer son esprit trop noir, Et distraire son désespoir.

Je n'irai plus, avant le lever de l'aurore.

Épier de Saül le réveil plein d'horreur ; Je n'irai plus, tremblant, sur ma harpe sonore, Réveiller son espoir, assoupir sa douleur.

Et le soir, tendre ami, lorsque la nuit pensive Versera sur les bois son jour mystérieux.

Nous n'irons plus tous deux nous asseoir sur la rive. Pour chanter la splendeur des cieux !

12 Au/oyer de mon presbytère

Réveille-toi, royal ami I Ton amitié suave et pure Faisait rayonner la nature.

Es-tu pour jamais endormi ?

Réveille-toi, royal ami !

Oh ! tu ne m'entends plus ! quand mes larmes amères Abreuveraient le sol qui couvre Jonathas, Elles féconderaient quelques fleurs solitaires, Mais lui, mais Jonathas ne tressaillirait pas ! J'irai, j'irai pourtant, ombre chère et bénie ! Où ton sang fut versé j'irai verser des pleurs. Chaque soir me verra, sur ta tombe chérie Porter des regrets et des fleurs 1

A Gelboê paix et bonheur I En te foulant, sainte colline, Que le pâtre attendri s'incline En murmurant du fond du cœur :

A Gelboê paix et bonheur I

Anathhne à la colline de Gelboè 13

Paix au g^azon béni qui couvre l'innocence !

Qu'avec respect la nuit, planant sur tes sillons, Te verse la fraîcheur, et l'ombre, et le silence I Que toujours sur ces champs dorment les aquilons I Qu'tm arc-en-ciel toujours, après un tiède orage, De ces bois tout en pleurs couronnant le sommet, Console, en déployant ses feux sur le feuillage, L'enfant qui dort sous la forêt 1

Saint-Fulgenoe du Sagaenay, 1878.

L'ANGE DE L'ESPÉRANCE

IL fait bien noir. J*entends siffler la brise : Le vent d*automne effeuille mon noyer. Mon chien sommeille, et ma braise agonise :

Il fait bien noir, ce soir, à mon foyer I Ces blancs flocons, qui tombent en silence ?

C'est de la neige, — ou plutôt de l'ennui I Chantons, mon âme, un hymne à l'espérance :

Car il fait noir, — oh I bien noir, aujourd'hui I

i6 Au foyer de mon presbytère

Enfants I Tété, sous les riants bocages.

Faites captifs d'éclatants papillons.

L'automne, enfants, peuplez d'oiseaux vos cages Les blancs frimas vont charger leurs buissons. Mais prenez garde à votre insouciance, Et dans vos cœurs, pleins de fleurs et de miel. Enfants, tâchez d'encager l'espérance :

Car l'espérance est un oiseau du ciel 1

L'homme ici-bas peut marcher sans richesse :

Le mendiant chante au bord du chemin.

Le cœur encor peut jeûner de tendresse, Et le lévite a le front bien serein 1 Mais sous nos deux voilés par la souffrance, Il est un vin qu'il faut mêler à l'eau :

Sans ton breuvage, 6 céleste espérance, L'homme ici>-bas tombe sous le fardeau !

La folle joie à l'étourdi vous quitte ?

Laissez partir : cet ange est passager.

Si l'amitié désertait votre gîte, — Riez : cet ange est encor plus léger I Il en est un pourtant plein de constance, Gai, radieux, sous son plumage vert :

Oh ! retenez l'ange de l'espérance :

Retenez-le sous votre toit désert 1

Vange de V espérance l'j

Aux noirs soucis ne fermez pas la porte :

H faut subir ces hôtes familiers.

La vie, hélas I est un rosier qui porte Contre une rose épines
par milliers I Mais si votre âme, un jour de défaillance, Dans sa
prison se sent agoniser — Appelez vite, appelez Tespérance :

Son élixir peut tout cicatriser I

S9||[^e8pérance I ô ma suave amie !

Re^ avec nous dans ce séjour obscur.

C^est ta chanson qui fait aimer la vie, C*est ton regard qui
teint les deux d'azur !

Au trône, — au doitre, — au crime, — à l'innocence,- Au labou-
reur conmie au prêtre à l'autel, — Montre sans cesse, ô divine es-
pérance, Montre toujours, montre du doigt le ciel I

Il neige encor. Msûs à travers son voile.

Le del se teint d'une rose lueur.

Dans le brouillard je distingue une étoile, Et mon brasier pé-
tille avec humeur.

D'un givre d'or mon vitrail se nuance :

Tout me sourit — l'hiver et l'avenir I O douce fée I ô riante es-
pérance !

Merci ! Merd ! — Laisse-moi te bénir I

Novembre, 1880.

A UN AMI LA VEILLE DE SA FÊTE

OH ! je le sens, sur cette terre, Le ciel n'est pas toujours voilé :

Il est des jours — ^tendre mystère — Où notre ciel est étoile !

Dans cet exil qu'on aime encore, Il est des jours, sur le chemin,
Que le cœur parfume et colore, Des jours que plus tard on adore
Et que l'œil suit dans le lointain.

La nature aujourd'hui plus belle Me paraît suivre d'autres lois
:

ao Au foyer de mon presbytère

Le soleil d'or sur nos g^rands bois Avec plus de g^râce étincelle ;
L*oiseau n*a plus la même voix.

Ami, dis : quel est ce mystère ?

Est-ce'prestige, est-ce chimère ?

Chimère ! — oh ! non, bien-aimé frère !

Mais mon cœur devine à demi Ou bien la fête de ma mère, Ou bien la tienne, ô mon ami I

Puisse le ciel, à coupe rase.

Verser le bonheur dans ton sein !

Et puisse toujours le chagrin

En t'approchant briser son vase 1

** Sois heureux ", pauvre et cher proscrit !

En exhalant ce vœu de flamme.
Par ma plume qui te Técrit s
Je sens presque'échapper mon âme !
Car je te dois, moi, le bonheur !
Te souviens-tu, frère de cœur.
De ce beau jour de notre enfance ? —
Pour trouver moins long le chemin,
Un jour nous fîmes connaissance
Et nous nous donnâmes la main :
Depuis — ^pour moi du moins — ^la vie
Baigne une rive tout fleurie.

Vigile dorée 21

Dans la plaine que je parcours,
Je sens bien une brise amère
Assez souvent rider mon cours
Mais le chagrin est éphémère.
Que dis-je ! il est délicieux,
Quand on 7 met la lèvre à deux !
Déjà plus d'un anniversaire
S'est levé sur notre serment . . .

Serait-ce un présage alarmant ?

Oh I certes, non ; — ^bien au contraire I

Car une amitié qui fleurit

Sous l'œil de Dieu — cela console —

Jamais, frère, ne s'étirole.

Jamais, frère, ne se flétrit !

Car l'amitié, quand elle est bonne,

Ressemble à ce généreux vin

A qui l'on voit que l'âge donne

Un nouveau prix, un goût plus fin.

Si j'ai philosophé, pardonne ; Voilà bien de l'encre et des mots
Eh I ça menace le volume I Citoyen, je bride ma plume Et jette
mon Pégase au clos.

En terminant : veux-tu connaître Jusques à quand je prétends
être Compagnon de route avec toi ?

Eh I bien, mon cher, écoute-moi :

A bord de ta chère nacelle Je loue une place éternelle !

Ne fais jamais le dégoûté :

Car ton compagnon de voyage Ne se pique pas de fierté :

Il te suivrait même à la nage.

Car son cœur ressemble à Toiseau, Qui tient d'autant plus au
rameau, Que le rameau tremble et s'agite Pour chasser l'oiseau
qu'il abrite I Soyons amis, soyons chrétiens Jusqu'aux confins de
la vieillesse I Carie "devoir" et la "tendresse", Voilà ma foi les
seuls vrais biens !

On peut mépriser la richesse :

Mais en dehors de l'amitié Et de la piété suave, La terre est
une pauvre cave, L'existence est une pitié !

L'ÉTERNEL FARDEAU

IL est, mon frère, un meuble sombre Qu'en t'éveillant tu vois
d'abord :

La nuit dans ta chambre est encor, — Tu vois au mur la croix
dans l'ombre !

Il faut la porter tout le jour.

Mais elle est douce, elle rayonne, Mais de fleurs la croix se
couronne Pour qui la porte avec amour I

Le Bon Dieu, de ses mains divines,

Pour notre épaule a fait ce poids :

Quand on veut secouer la croix, — j

La croix se hérisse d'épines ! ^ J

EUe est d'un bois très différent ; . s ^ A-. jL fĵ ^êĵ^

Elle est parfois en bois de rose :

Elle est d'un bois toujours pesant !

Novembre 1880

UN "EXTRA

ARTHUR — qui n'a pas inventé Le râteau ni le télégraphe — Se présente frisé, ganté, Chez son ami le photographe.

^Je veux, dit-il, un bon portrait ; Je veux surtout que Ton y mette Un petit air fin pas trop bête . . .

Pour le tout, combien, s'il vous plaît ?

Au foyer de mon presbyth^e

— Voici : pour la photographie, La bagatelle d'un chelin : *

Mais c'est une piastre et demie Pour r "extra " du petit air fin I

PARTANT MALADE POUR LA FLORIDE

Salut rerertetar

ad nos. (Tobie. 5.)

VA refleurir sous d'autres deux ; Va respirer l'air pur de la tiède Floride I Que le Bon Dieu protège et guide L'ami pâle et souffrant qui nous fait ses adieux I

aS Au foyer de mon presbytlre

Cher malade qui pars, cher et joyeux Allyre ! Quel hymne assez plaintif va soupirer ma lyre ? Tu pars, — tu pars souffrant pour un climat lointain ! Et nous pourtant, bravant les ennuis de l'absence, Le cœnr presque joyeux, le cœur plein d'espérance, Nous n'avons ce soir qu'un refrain : —

Va refleurir sous d'autres cieux ; Va respirer l'air pur de la tiède Floride I

Que le Bon Dieu protège et guide L'ami pâle et souffrant qui nous fait ses adieux !

Tu pars, et cependant malgré notre tendresee, Nous te serrons la main sans amère tristesse : Car notre œil alarmé sur ton front, dans tes yeux. Lisait depuis longtemps de pénibles symptômes ; Mais tu vas respirer de magiques arômes Et nous revenir radieux I

Jusqu'au Chili s'il veut que notre ami s'envole : L'oracle d'Esculape est là qui nous console : Quel oracle béni pour mon cœur attristé !

— La vie encor chez toi circule à pleine veine ; Et tu nous reviendras de ta course lointaine Brillant de grâce et de santé !

ANotre ami M, C.-A.-C, 29

Sans pitié laisse-nous : pars, pars pour la Floride ! Pars : va t'acclimater sous ce soleil limpide : L'oranger là toujours fleurit sur les coteaux. Fuis gaîment notre hiver et son triste cortège ; > Fuis où jamais Toiseau ne voit la froide neige

Comblers son nid sous les rameaux !

iMais si tu pars, AUyre, imite la nature :

Imite les oiseaux, les fleurs et la verdure ; Et dès que l'hirondelle à nos toits reviendra, Dès que le triste hiver en désertant nos plaines Laissera dans nos prés fleurir les marjolaines. Reviens, Allyre, au Canada I

Reviens joyeux ! Hélas I quelquefois l'hirondelle, Partie en gazouillant, retourne en traînant l'aile. La route la plus sûre est-elle sans péril ?

A l'horizon, mon Dieu, dissipe tout nuage.

Veille sur notre ami dans son lointain voyage ; Suis-le dans son riant exil !

*i ' Si tu vois sur ses pas quelque malheur impie.

Qu'un nouveau Raphaël pour ce nouveau Tobie Descende exprès du ciel conjurer le danger Dans les secrets de Dieu notre œil ne saurait lire : Nos vœux ardents du moins te suivront, cher Allyre, Jusque sous le ci^ étranger !

Novembre 1871.

•ad

z^^fc

A SA RENCONTRE

A NOTRE AMI M. l'ABBÉ C.-A. €•

BRISES, légers courriers, charmes de la prairie, Brises de Maizerets, — ^brises de la patrie I — De quel divin parfum la nuit vous embauma !

Dans ce Bocage encor baignez, baignez vos ailes : Portez à sa rencontre, avec nos vœux fidèles, Tous les parfums du Canada !

De notre Maizerets retracez-lui Timage. Dites-lui que souvent, dans ce riant Bocage, Vous avez entendu causer d'un voyageur.

Murmurez-lui tout bas qu'un humble ami, qu'un frère, Qui mêle tous les jours son nom à sa prière.

Goûte à l'aimer bien du bonheur !

Dites-lui quel manteau de verdure et de joie

Pour fêter son retour le ciel ici déploie :

Peut-être oubliera-t-il le soleil étranger, .

Et foulant tout joyeux le sol de la patrie, ^' , '

Dira-t-il : " Je préfère une amitié chérie

Aux doux parfums de l'oranger ! "

Allyre ! pauvre fleur, — fleur trop longtemps absente ! Ce qui ravivera ta corolle souffrante.

C'est l'air du Canada, l'air de ton ciel béni : C'est le joyeux soleil de ce charmant village Où l'on rend tous les soirs un culte à ton image : C'est le soleil de Saint-Henri !

Reviens, cher exilé, reviens dans nos montagnes ! Viens voir quel chaud soleil inonde nos campagnes. Viens, viens boire à longs traits la vie et la santé Dans nos lacs de cristal, dans nos

ruisseaux limpides ! Dans nos bois déjà verts, enfant des Laurentides, Oh I viens respirer la gaîté !

A sa rencontre

La gaîté I — Cher ami, viens surtout nous la rendre. Pardonne : je connais un cœur que Dieu fit tendre, Où l'ennui d'un absent s'est glissé bien des fois ! L'hirondelle nous fuit, quand fuit l'aimable automne Mais lorsque notre Allyre, hélas I nous abandonne, C'est la gaîté qui fuit nos toits I

Au ^ Bocage *» de Maixexets, Juin, 1872.

L'HOMME POSITIF

BAPTISTON, c'est un homme épais, mais positif : Fleurs — ^gais soleils — au bois riantes promenades,' Baptiston mon ami n'est pas assez naïf Pour goûter, comme un fou, des fadeurs aussi fades.

Montres-lui, quelque soir, ce coucher de soleil, — Ce grand dôme d'axur, cet occident vermeil :

Il s'émeut à peu près comme ma vache brune Qui regarde en beuglant le lever de la lune.

Ma vache au doux regard, — que j'estime beaucoup,- La voyez-vous, beuglant au sein du paysage ?

Ce globe d'or qui monte au-dessus du bocage.

Elle s'aperçoit bien que c'est neuf : mais c'est tout.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Lucemam Ghristo meo I Ps. 181.

ETOILES plein le ciel ; dans Tair, pas une brise. La neige au loin rayonne autour de Thumble église. De^ peupliers lombards, de frimas panachés, Mêlent leur ombre pâle â celle des clochers.

O charmants soirs d'hiver I promenades chéries I Car je promène alors mes calmes rêveries Le long du cimetière et près des chers absents Sur qui pèsent la neige et l'oubli des vivants.

38 ^u foyer de mon presbytère

Le cimetière ici ; là l'église — ^un abîme

De mystère effrayant, d'obscurité sublime.

Dans cette ombre pourtant, comme un ange de feu,

Je vois, j'entends parler la lampe du saint lieu.

Que dit-elle ? — Oh I venez, frères, venez l'entendre :

Car sa voix fait du tûen et son langage est tendre : —

Lampe que j'aime, astre de grâce, Que fais-tu, si bas dans l'espace ?

— ^J'aime le Christ, frère, à ta place !

Car l'amour au Christ est si cher, Que moi, qui n'en suis qu'un symbole, — Muet, sans âme et sans parole — Ici jour et nuit je console Celui qui commande à l'éclair !

Lampe I le soir quand ton sourire Luit sur la route et nous attire.

Astre d'amour, que veux-tu dire ?

— ^Je suis le sourire de Dieu :

Je dis au voyageai qui passe Pleurant, courbé sous sa besace.

Je dis au mendiant qu'on chasse :

Entrez, mon frère, entrez un peu :

Ce que dit tout bas le soir la lampe du sanctuaire 39

Laissez dehors souffler la brise.

Entrez un peu dans cette église :

Personne ici ne vous méprise :

Le pauvre est id respecté.

Car Jésus, c'est le roi, le frère, De ceux qui n'ont pas une pierre
:

Je symbolise sur la terre La sincère Fraternité 1 —

Que dis-tu, joyeuse lumière,

Quand sur les croix de bois, de pierre,

Sur la neige du cimetière.

Tu verses tes rayons si doux ?

— Aux morts peuplant la fosse noire

Et qui mûrissent pour la gloire, —

Aux prisonniers du Purgatoire

Je dis tout bas : consolez-vous 1

L'espérance, voilà l'arôme Qui parfume votre royaume 1 L'espérance ! voilà le baume Qui vous charme et console un peu :

Eh I bien, — ^j'en suis, moi, le symbole.

Que mon doux flambeau vous console Et dore à vos yeux la coupole De la Jérusalem de Dieu ! —

Que nous dis-tu, flamme sereine, Qu'un jeune an€:e de son haleine, Que le papillon de la plaine Peut en passant faire trembler !

Lampe qui rayannes si belle !

Astre de joie, humble étincelle, Mais que l'aquilon de son aile N'ose jamais venir troubler !

— Ce que je dis ? Je sjmbolise La paix de Dieu dans cette église !

Combien, dont le cœur agonise ! . . .

Je dis, je chante au voyageur, Qu'il soit vieillard, enfant ou fenmie La paix, c'est la santé de l'âme !

La paix, c'est le divin dictame !

La paix de Dieu, c'est le bonheur I —

Lampe mourante et jamais morte —]

Sur le soir je passe â ta porte ;

Et le hasard au loin m'emporte

Sur la neige ou le sentier vert ...

Si je repasse vers l'aurore,

Fleur de feu, tu semblés édore ;

Tu veilles, tu rougis encore

Les vitraux du temple désert :

Ce que dit tout bas le soir la lampe du sanctuaire 41

Es-tu quelqu'étoile bannie — Tombée un soir pleine de vie, Et maintenant à l'agonie Loin du firmament regretté ? Ou bien, plutôt, lampe immortelle, Toujours aussi vive, aussi belle, Es-tu, blanche et pure étincelle.

Un rayon de Pétemité ?

— Luire toujours, voilà mon rôle.

Justes ! que cela vous console :

Je suis le rassurant sjrmbole De l'œil de Dieu toujours ouvert l
Au riche inhumain je répète ; La foudre gronde sur ta tête !

Je dis au bon pauvre qui quête :

Dieu fera ton sentier plus vert l

— Sainte Lampe du sanctuaire, Astre pensif et solitaire Noyé dans l'ombre et le mystère.

Que sembles-tu nous dire enfin ?

— A ceux qu'abreuve la tristesse, A ceux que l'amitié délaisse,
— Je dis à toute âme qu'on blesse.

Je dis à tout cœur orphelin :

O vous qui passez dans ce monde Criant " J'ai soif ! " sans
qu'on réponde, Sans qu'une source assez profonde Ait pu calmer
votre âme en feu :

Ame sublime et trop aimante Qu'un douloureux vide tour-
mente — Ici, l'onde rafraîchissante !

Venez au Christ I Venez à Dieu I

Humble lampe de son Portique,

Je suis le symbole mystique

De l'abandon mélancolique.

Le martyre de l'abandon ! —

Le Christ le connaît, ce martyre I

Il veut qu'à lui je vous attire.

Afin de vous entendre dire :

" Sur sa poitrine, oh ! qu'il fait bon !

Au passant qui le soir en silence chemine, Voilà ce que tu dis,
lampe sainte et divine.

Ton langage m'est cher : c'est un rayon de miel Frais, joyeux,
comme l'est tout ce qui vient du ciel ! Longtemps parle-nous
donc, flamme religieuse : Proscrit, j'aime ta voix sympathique et

joyeuse. Mais à ta voix pourquoi de mon âme à mes yeux
Montent, montent toujours des pleurs mystérieux ?

Ce que dit tout bas le soir la lampe du sanctuaire 43

— Sainte lampe, ah I vois-tu, c'est que tu me rappelles

De mon passé doré les heures les plus belles :

Dans la maison de Dieu premiers moments goûtés !

Enivrements de Tâme avec l'âge envolés t

De ces bonheurs lointains, qu'un charme divinise.

Tu nous parles tout bas, sainte lampe d'église t

J'étais tout jeune encor, quand dans l'église, un soir.

Pour la première fois â moi Dieu te fit voir :

Il me semble depuis, lorsque je t'envisage,

Que nous sommes amis et tous deux de même âge !

Oh ! que ne dis-tu pas â mon cœur d'exilé

Quand le soir je t'écoute, attendri, l'œil voilé !

Car devant ta lueur, astre de l'innocence,

Le passant se recueille : il songe à son enfance:-

Il te regarde ému, lui qui se sent vieillir.

Bel astre ! n'es-tu pas *' Tastre du souvenir " ? 1E76

FEUILLE D'AUTOMNE ET JEUNE ARTISTE

PAR la brise d'automne à la forêt volée, Une feuille d'érable erre dans la vallée :

Papillon fantastique aux ailes de carmin I Un enfant, qui fo-
lâtre au pied de la colline, S'élance pour saisir cette feuille divine
:

Enfin, la feuille est dans sa main«

40 Au foyer de mon presbythre

Ne méprisez pas, je vous prie, Cette feuille roage et flétrie,
I^ger débris de la forêt :

Dieu la chérit, puisqu'il Ta faite I

Pour cet enfant déjà poète, '

Cette feuille — pour nous muette- Porte du beau quelque
reflet.

Et Tenfant tient sa feuille, et son grand œil rayonne. Il
contemple longtemps cette feuille d'automne : Elle a des couleurs
d'or, et des lignes de feu. Le froid l'a fait mourir, et le vent dans la
plaine Depuis le point du jour sans pitié la promène : Mais c'est
encor l'œuvre de Dieu 1

Ne méprises pas, je vous prie,

Cette feuille rouge et flétrie,

Léger débris de la forêt :

Dieu vainement ne l'a pas faite I

Pour cet enfant déjà poète,

Cette feuille — pour nous muette — j

Porte du beau quelque reflet. |

De ses légers dseaux, la nature avec grâce A découpé la feuille,
et, d'espace en espace. L'oiseau l'a, dans les bois, sculptée à sa fa-
çon. Dans sa feuille, l'enfant voit des fleurs, voit des anges, —
Comme il verra, ce soir, des fantômes étranges

Dans le nuage à l'horizon I

Feuille cTautomne et jeune artiste 47

Bonheur à toi, feuille flétrie, Qui ce matin dans la prairie Au
gré du vent errais encor :

Car, grâce à toi, feuille éclatante.

D'un enfant que ta vue enchante L'imagination riante Vient
d'entrouvrir ses ailes d'or !

Un doux bruissement de la feuille froissée Fait monter à son
front une amère pensée :

L'enfant devient rêveur. — Dans un petit certueil. Un jour —
^ainsi craquaient les feuilles dans la plaine — Il vit porter sa
sœur là-bas, près d'un grand chêne Et quelques pleurs voilent
son œil.

Bonheur à toi, feuille bénie.

Qui ce matin rouge et flétrie.

Prenais ton vol dans la forêt :

Pauvre feuille sèche et sonore, Chez un enfant tu fais éclore
Deux plaisirs que le cœur adore :

Le souvenir, et le regret !

Laissez croître l'enfant, et ce sera peut-être. Peintre ou musicien, dans l'art quelque grand maître — A l'orage trouvant de sublimes accords, Donnant une âme à tout, au soleil, à la brise, — Aux voix du soir, au bruit du torrent qui se brise, — Prêtant l'oreille avec transports !

Et maintenant, feuille flétrie, Dans la forêt, dans la prairie,
L'aile du vent peut t'emporter :

Dieu vainement ne t'a pas faite I Car, g[^]râce à toi, feuille muette, Chez un enfant déjà poète Le feu divin vient d'éclater 1

C'est un artiste en fleur que cet enfant étrange : Peut-être sera-t-il Van Dick, ou Michel-Ange — Faisant fleurir rivoire|Ou-sourire l'airain.

Un jour peut-être, atilEiDae quelque basilique, Le marbre imitera, sous son ciseau magique, La feuille qu'il tient dans sa main I

Et maintenant, feuille bénie, Dans la forêt, dans la prairie.

L'aile du vent peut t'emporter !

Envole-toi joyeuse et fière :

Car, grâce à toi, feuille légère.

L'amour du beau, tendre mystère, Chez UQ enfant vient d'éclater !

POÈME COURONNÉ PAR L'UNIVERSITÉ LAVAL

'* Nul n'aime Dieu sans aimer son pays.**

Lorsqu'un hasard béni vers la cité m'appelle, Comme j'aime à
revoir cette vieille Chapelle (1), Où mon ange connut mes plus se-
crets soupirs 1 Pèlerin du passé, j'entre et je m'agenouille : Mon
cœur bat, et mon œil d'une larme se mouille : J'ai là tant de chers
souvenirs !

(1) La Chapelle du Séminaire de Québec.

So Au foyer de mon presbytère

Elans vers Dieu, — ^projets parfumés d'innocence ! A cet âge
le cœur, ouvert à Tespérance, Nourrit sous l'œil de Dieu de si
fraîches amours I A quinze ans, l'avenir a des reflets si roses I **
Quinze ans " croit au bonheur comme l'abeille aux roses Comme
l'oiseau croit aux beaux jours 1

Plus que les souvenirs qui peuplent l'enceinte Une autre
émotion et plus grave et plus sainte Fait pourtant tressaillir mon
cœur sacerdotal : C'est qu'un marbre tout bas là murmure à
l'oreille : Enfant, trois fois respect I sous tes genoux sommeille
François Montmorency-Laval I

Montmorency-Laval 1 quel nom biiUant de gloire I Quel astre
au firmament de notre belle histoire I Il ne porta jamais le mous-
quet du soldat ; ^ais, père d'un clei^ dont la patrie est fière, Sans
peur inscrivons-le sur la noble bannière De son bien-aimé Cana-
da 1

Pour trouver de grands noms sur nos rivières et rivages, L'étranger qui nous lit ne tourne pas deux pages : Notre soleil a vu bien des lauriers fleurir 1 On les moissonne à flots sur nos champs de bataille . . — Au seuil de notre église, avec ta haute taille, Laval, je te vois resplendir I

Religion et patrie ou Monseigneur de Laval 51

Gloire, gloire à Laval 1—L'enfant du sanctuaire Ne doit pas être seul à élever sa poussière ; Il doit remplir d'orgueil tout cœur canadien. Que le pays entier le chante et l'éternise ; Montmorency-Laval I s'il fut grand dans l'Eglise, Il fut aussi grand citoyen I

Trop loin pour mesurer ce hardi personnage.

L'histoire a sur son front cru voir quelque nuage. Mais l'histoire bien vite a compris ce héros. — Le soleil quelquefois dans la brume se lève : Mais le vent dissipant la brume comme un rêve, Ses rayons n'en sont que plus beaux 1

A son château natal, où tout chante et rayonne, Il préfère joyeux la cabane huronne, Le sauvage wigwam, l'ombre de nos forêts.

Salons — France — château, quels séduisants mirages 1 Mais il entend gémir des milliers de sauvages : Adieu, castel aux gais reflets X

A travers l'océan son zèle ici l'entraîne»; A peine il a touché notre plage lointaine, Que son cœur paternel se révèle au colon.

Au sein de la bougade un enfant vient de naître : O charmes de la foi ! le bon pasteur veut être Parrain d'un pauvre enfant

huron \

Gloire, oh ! g^Ioire â ce prêtre ! Il fallait du courage Pour évangéliser le Canada sauvage !

Lliomme des bois, jaloux, n*aimait pas lliomme blanc. *'
Pourquoi ces étrangers dans nos pays de chasse ? Traquons-les
nuit et jour, sur les eaux, sur la glace ! Dans nos festins buvons
leur sang ! "

Et l'ennemi, formé d'innombrables peuplades, Dans nos val-
lons pleins d'ombre, au pied de nos cascades, Pour guetter sa vic-
time était partout caché.

Dans son champ le colon penché sur sa charrue — Mais prêt à
faire feu — ^ne perdait pas de vue Son fusil dans l'herbe couché.

Puis lorsqu'il approchait, le soir, de sa demeure, S'il entendait
la voix de son enfant qui pleure. Son cœur, n'en doutez pas, res-
pirait soulagé. Car s'il trouvait le soir, scène presque étonnante. Sa
cabane debout, sa femme encor vivante, C'est que Dieu l'avait
protégé I

Heureux était l'oiseau, qui dans les bois voyage Sans effleurer
le sol, sans toucher au feuillage : . Lui seul eût pu tromper l'en-
fant de la forêt ! — Quel pied a dû plier cette herbe, dans la plaine
.... Le sauvage arrivait, scrutait l'herbe, et sans peine A l'herbe ar-
rachait son secret !

Religion et patrie ou Monseigneur de Laval 53

Le blanc, pour attirer la loutre dans un piège, A force de cal-
culs faisait mentir la neige :

Mais il était un œil à qui n'échappait rien 1 Le castor vigilant
pouvait ne pas connaître Qu'un canot sur son lac était passé
peut-être : Mais roquois le savait bien !

Il fallait être au guet : sa marche était rapide ; Et la gorge tendue à son couteau perfide, Le pauvre blanc devait dans la forêt dormir.

Au fond d'un ravin noir, au bord d'une savane, Oh ! combien de Français se sont dans leur cabane Endormis le soir pour mourir !

Mais l'héroïque apôtre aspirait au martyre.

Sur son lit de sapin vous l'eussiez vu sourire Comme un juste qui dort sous le regard de Dieu. Par la marche brisé, pauvre missionnaire.

Sous sa tête pesante il plaçait son bréviaire Et jusqu'au jour dormait un peu.

Appuyé sur sa crosse — au premier arbre prise ! — Il essuya les pleurs de sa naissante Eglise Du golfe à nos grands lacs, et du nord au midi. A son lointain rivage, à la merci des lames.

L'enfant du lac Champlain a vu ce chasseur d'âmes Attacher son canot hardi.

Il parcourait joyeux son diocèse immense :

Dans son pauvre palais, sa plus grande souffrance Etait de ne pouvoir visiter son troupeau.

L'habitant de Gaspé, voisin de l'Atlantique, A vu sur les rochers de son bassin féérique S'asseoir cet apôtre nouveau.

Loin dans le nord, malgré cette double barrière Qui paraît
l'isoler du reste de la terré, L'enfant de Tadoussac a pu baiser sa
croix.

Elt le noir Saguehay, qui donne un frisson vague Au bouleau
qui se penche au-dessus de sa vag^, A pu tressaillir à sa voix.

Héroïque vieillard I lorsque sur tes raquettes, — Aventurier
quî marche à d'êti^nges conquêtes — Tu parcourais nos bois de
frimas panachés; Pour consoler ton âme et lui donner des ailes
Voyais-tu sur tes pas, datas ces forêts si belles, Jaillir dés nril-
Uers dé clochers ?

Aux feux d'un soir d'été, dans le lointain des âges. Voyais-tu
resplendir ces cités, ces villages, OCi l'on chante aujourd'hui Té-
temel liosanna ? Voyais-tu, bénissant ton église prospère.

Soixante autres pasteurs fêter un jour leur mère Dans les murs
de Stâdacona ?

Religion et patrie ou Monseigneur de Laval 35

Oh I si ton ange alors, en soulevant les voiles Qui font de l'ave-
nir une nuit sans étoiles.

T'avait au loin montré ce phare colossal,.

Cette Université, foyer d'or qui rayonne ! . . . Plus que son
dôme encore un beau nom la couronne C'est le nom pompeux de
Laval !

Oui, ton nom la couronne, et ce nom qui I^honore N'a pas été
pour elle un nom vide et sonore,-^ Comme un joyau muet stérile-
ment porté' f Pour elle, ton grand nom fut une voix bénie, En-
semble voix de Rome et voix de la patrie :

Voix qu'elle écouté avec fierté f

Par d'étranges e£Forts, 6 Laval,, à grand hcHmne^ Resserrant
le lien qui nous attache à Robm^ Tu formas un pays catholique
de cœur.

Et l'Université,, sur le sol d'Amérique Versant à laiges flots la
sdve catholique,,

Poursuit ton œuvre avec bonheur I

Qui des deux donne â l'autre encor plus de prestige ?. Deman-
dez : Qui des deux, — ra]i>re en fleurs, ou la tige^- Fascine le
plus l'œil du penseur ébloui ?

— Laval, semeur obscur, mit la graine sous Theibe, Et l'Uni-
versité fut l'érable superbe Aux feux du jour épanoui I

Laval I Laval ! comment toucher aux grandes choses Sous les
premiers soleils dans la patrie écloses Et ne pas rencontrer ton
nom gravé partout ?

— Sous un même drapeau, sur ces rives lointaines, Qui sut
nous rallier ? Nos vaillants capitaines ? — ^Très bien I mais le
clergé surtout 1 1

Ce clergé patriote, ardent, noble milice, A qui le devons-nous ?
— ^A ta main créatrice : Ta main l'organisa, lui donna son essor.

—Ce Séminaire (i) enfin, que le pays vénère, Qui garde tes ver-
tus, qui garde ta poussière, Qui le fcm da ? — Laval encor l

Un trafic meurtrier, celui de l'eau-de-vie, Menaçait d'abrutir la
jeune colonie :

Oxnment Laval a-t-il maîtrisé le fléau ?

Car il eut contre lui le sauvage en démente ; Il eut des gouverneurs armés de leur puissance : Mais il lutta jusqu'au tombeau I

I>e ces hommes choisis que Dieu même illumine, Et dans ce vil poison voyant notre ruine, Que fait pour son pays cet évêque zélé ?

Il traverse les mers, au pied du trône il vole : La cour prête l'oreille â sa chaude parole, Et Laval revient consolé l

(1) Le Séminaire de Québec

Religion et patrie ou Monseigneur de Laval 57

A travers les lauriers de sa verte couronne, Je vois encor de loin, qui scintille et rayonne, Une perle plus riche et d'un éclat plus doux : Moins tourmentée ici qu'au soleil du vieux Monde, Si l'Eglise a gardé sa liberté féconde

A qui surtout le devons-nous ?

L'enseignement— ce droit de Dieu lui-même émane — Doit être indépendant de tout pouvoir profane : La nature et le Christ au clergé l'ont donné. Malheur, malheur au peuple où ce droit-là chancelle I A la France expirante aujourd'hui j'en appelle : Ce peuple meurt empoisonné !

L'enseignement, c'est l'eau que boit la race humaine Si l'Eglise de Dieu n'ombrage la fontaine, I>es reptiles en foule y naîtront sous les fleurs. Mais l'Eglise y répand le sel de la sagesse, Et toujours sans danger dispense avec largesse Une eau limpide aux voyageurs.

Quand on veut lui ravir sa mission féconde.

Pour la gloire de Dieu, pour le salut du monde, L'Eglise alors combat ces hommes aveuglés : Cette fontaine étrange, où tout peuple doit boi^ Avec la paix, l'amour, les dogmes qu'il faut croire, C'est son droit d'en tenir les clefs !

58 Au foyer de vum presbyth-e

Entouré de flatteurs, adoré sur son trône, Ebloui des éclairs de sa propre couronne, Louis-Quatorze un jour touche à ce droit divin : En France, au Canada, dans tous les séniinaires. Le roi veut imposer certains points doctrinares . . . C'était trop loin porter la main 1

*' Enseignez l'univers d'un pôle à l'autre pôle I " A qui le Christ dit-il cette grande parole ?

*' Sire ! ce fut à nous," dit hardiment Laval. " Prélat raide, inflexible, . . " a murmuré l'histoire. — Quand le devoir le veut, c'est un titre de gloire ! " Dira tout homme impartial.

Pendant qu'il surveillait, sentinelle héroïque. L'héritage sans prix de. la foi catholique.

Un autre grand motif le faisait tressaillir : En plantant sur ces bords le pur catholicisme, Il écoutait la voix d'un saint patriotisme, Il préparait notre avenir.

Quel ciment doit unir la jeune colonie ?

** Beaucoup plus que le sang — lui répond son génie,- C'est un même symbole au pied du. même autel ! " Pour qu'un peuple soit fort, Thistoire le proclame, Il faut que ce trior-resprit, le^cœur et l'âme — Y forme im concert étemel !

Religion et patrie ou Monseigneur de Laval 59

Pauvres colons jetés dans ces forêts immenses, Hélas I
qu'eussions-nous fait, divisés de croyances ? Patriote inspiré, La-
val le xlvina :

De ces braves colons faire un peuple homogène. Où l'Eglise de
Dieu serait franchement reine. Voilà surtout ce qu'Il rêva.

Conjurant à la fois Tanarchie et le schisme, Il surveilla jaloux,
dans son patriotisme.

Chaque rameau nouveau- que Von voulut greffer. Et quand
Louis-le-Grand sur l'arche catholique Voulut peser Id. d'une
main despotique Laval fit bien de résister.

Dieu voulut éprouver cette âme paternelle.

Je vois un vieil ami qui lui cherche querelle. Celui qu'U proté-
gea le tourmente aujourd'hui. — L'Etat trop ombrageux souvent
ne veut comprendre Que l'Eglise ne peut de son trône descendre
Pour plier genou devant lui.

Non ! l'Epouse du Christ, humble mais noble Mère, Comme
croit l'insensé n'est pas sottement fière : Elle va simplement et
marche à sa hauteur !

Devant un gouverneur, devant un roi de France, Tel fut le
grand prélat : fier, mais sans arrogance, Digne, loyal, humble, et
sans peur.

60 Au foyer de mem. pre^Ayière

Le peuple, lui, comprit : quand de Mézy, de rage. Fit œmer sa
maison comme pour le carnage, Et que le vieux prélat dehors eût
apparu, — Muet, électrisé, les yeux remplis de larmes, Chaque
soldat soudain lui présenta les armes Devant de Mézy confondu I

Mais quel fut le secret d'une gloire aussi pure ? Pénétrez avec nous sous cette voûte obscure.

Où git, trésor touchant, plus d'un riche cercueil. A genoux sur sa tombe, où fleurit tant de gloire, L'Eglise, l'amitié, la patrie et l'histoire

Vont vous répondre avec orgueil : —

Près de notre berceau, la nudn sur sa houlette. S'il lut dans l'avenir, s'il lut comme un prophète, L'œil ardemment fixé sur notre beau destin, — C'est que de ce prélat Dieu pour nous voulait faire Un de ces grands flambeaux dont la lumière éclaire Un peuple au loin sur son chemin I

Citojren dévoué, s'il aima sa patrie.

Comme un père sa fille, avec idolâtrie :

S'il épousa toujours ses revers, ses succès, — Rappelons-nous quel sang coulait dans sa poitrine : Remontons, pour trouver sa superbe origine, Jusqu'au premier baron français 1

Religion et patrie ou Monseigneur de Laval

Son pied foula partout le sable de nos grèves. Il dut voir bien des fois Ilroquois dans ses rêves \ Si, brûlant confesseur, il affronta la mort, C'est qu'une âme d'évêque est déjà g^rande et belle Avant même que Rome à commander l'appelle :

Or, l'Esprit-Saint l'eniiammme encor I

C'est que l'Egalise enfin. Mère saintement fière, Pour faire ses prélats ne prend rien de vulg^aire : ^EUe rejette un cœur grossièrement forgé.

Afin que l'orgueilleux jamais ne les méprise. Pour faire ses
prélats c'est que toujours l'Eglise Choisit la fleur de son clergé 1

LE VIEUX CALVAIRE

O VIEUX calvaire I O sainte solitude I Doux monument qui
bordes le chemin, ^— Abri du mendiant quand le soleil est rude
— Oh I reconnais un ancien pèlerin.

Tout a changée — ^vieilli, je voulais dire»

Et bien longtemps je fus absent, je vois :

Mais sur tes murs mon cœur peut encor lire Le souvenir de
mes jours d'autrefois.

Oh 1 laisse-moi, chère et paisible enceinte, Oh 1 laisse-moi
m^asseoir quelques instants Sous ton dôme rêveur où les merles
sans crainte Font, comme au bois, leurs nids depuis longtemps.
Oh ! laisse-moi, sous ton toit qui s'écroule, Te confier, ce soir,
quelques soupirs :

Je veux rêver au passé qui s'écoule :

Mon cœur, mon âme ont soif de souvenirs !

C'est à trois pas d'un ravin solitaire, Borne où finit le village
natal.

Au-dessus des lilas, le coq du vieux calvaire Etale encor son
plumage en métal.

Ici, jadis, le soir, dimanche et fête.

De Saint-Antoine et de Saint-Nicolas, L'on affluait : les gens entraient nu-tête, S'agenouillaient, et puis priaient tout bas.

Filles, garçons — du plus jeune aux plus grandes— ^ Tout le canton se faisait pèlerin : - On s'y rendait par deux, on 7 venait par bandes, Et le franc rire était à plein chemin.

Mais les propos s'éteignaient à distance.

Chacun soudain se sentait tressaillir ; Car, à travers le feuillage, en silence, Le Christ semblait nous regarder venir.

Le vieux calvaire 65

Au vieux calvaire encor, quand la nuit tombe, Quelque vieillard, un bâton à la main, Vient apprendre à braver le calme de la tombe, Et Tespoir brille à son front plus serein.

Mais ses pas seuls émeuvent le silence Qui plane autour du calvaire outragé :

On n'y voit plus la jeunesse ou Tenfance — Pourquoi ? la mode, hélas 1 en a changé.

Et maintenant, calme et touchant asile, L'herbe 9 caché ton seuil devenu vieux :

Le vieux Christ est tout seul sous ton dôme qui brille : Il semble avoir du chagrin dans les yeux. — O frais plaisirs I ô gais pèlerinages I O vrai bonheur I qui remplace aujourd'hui Le charme pur de ces riants usages ? — Le bal, les " jeux," le remords et l'ennui 1

Pauvre Calvaire ! enceinte désolée !

La main du temps comme nous te flétrit I Comme le cœur humain, tu vieillis isolée.

Et comme lui, l'amitié te trahit !

Ton vieux plancher sous les pieds craque et plie, Et sur ton seuil, la ronce, herbe qui mord, A l'air un peu d'être un mauvais génie Qui du saint lieu veut défendre l'abord.

66 Au foyer de num presbytère

On t'abandonne, ô pauvre vieux Cafvaîre !

On te trahit I — ^toi, tu n'as pas changé :

Car tu remplis toujours de paix et de mystère L'urne sans fond de mon cœur affligé.

Oh I bien des fois, à genoux sur tes pierres, Dans mon jeune âge — ^âge d'or et de miel I — J'ai murmuré de naïves prières :

Il me semblait que j'étais près du ciel I

Ma vie, alors, était à son aurore :

Trop d'espérance à mon front rayonnait :

Le bonheur n'é.tait pas un mot vide et sonore, Et l'avenir encor me souriait.

Depuis, ma nef a laissé le rivage

— Hélas 1 la vie est semblable à la mer :

Son flot, parfois, caressant sur la plage, Ecume au laige et devient plus amer 1

Où sont-ils donc, ces chers amis d'enfance ?

Oh ! leur départ a bien blessé mon coeur 1 Ils dorment I Sur leur tombe, une croix en silence Me dit tout bas : La vie est une fleur I — Fleur éphémère ! à peine le feuillage A-t-il vingt fois couronné les rameaux — L'homme, isolé dans son pèlerinage.

Ne marche plus qu'à travers des tombeaux I

Le vieux calvaire 67

Pourtant Texil conserve encor des charmes, Et le chemin n'est pas encor trop noir :

Car Dieu nous a laissé, pour adoucir nos larmes, Le souvenir — la prière — et l'espoir.

L'espoir I l'espoir de retrouver bien vite — Pleins de santé dans les palais de Dieu — La sœur, le frère, ou Pamî qui nous quitte.

En attendant, charmant Calvaire, adieu.

Déjà, le soir allume avec mystère Mille flambeaux superbes et tremblants :

Il semble que le ciel, pour regarder la terre, Ouvre ses yeux calmes et rayonnants.

Autour de moi comme sur la colline L'ombre en silence efface les objets ; L'ombre en silence a comblé la ravine, Voilé le Christ et noyé les bosquets.

Adieu, séjour calme et mélancolique I Séjour béni, je reviendrai pourtant I Car les vieux souvenirs sont comme une musique : En foule, ici, mon âme les entend !

Je reviendrai respirer sous ton dôme, Comme ce soir, l'oubli
des jours amers :

Car je ne sais quel merveilleux arôme.

Venu du ciel, parfume ici les airs I

Pointe-Aubin, Saint- Antoine de TiHjfc

BRISES DE MAI AU BORD DU SAGUENAY

"* Incola fait anima m«a ! ' "

QUEL bon soleil ! — Le missionnaire Est assis sous un peu-
plier :

Il a refermé son bréviaire, Sa lèvre a cessé de prier.

70 Au foyer de mon pre^ythre

Sa lèvre seulement : son âme Bénit encor Dieu dans les fleufs,
' Dans les prés verts, les cieux de flamme .

Mais dans son œil, pourquoi des pleurs ?

Ah I c'est qu'au fond de sa poitrine, Et dans son cceur sacerdo-
tal, Remue une chose divine :

L'ennui de son pays natal ! —

Passez dans. mes cheveux,*sur mon front, sur mon âme. Mes-
sagers du passé, tristes mais doux zéphirs I Passez, passez long-
temps sur mon front, sur mon âme, Chaudes brises de mai,

qu'embaume un pur dictame
Fait de jeunes j>arfums et de vieux
souvenirs !

Comme ils me font rêver encore.

Ces vents tièdes et printaniers
Qu'un soleil de mai fait éclore
Avec les fleurs de nos pruniers.

Nés dans quelque vallon sauvage, Ou sur la mousse des ravins,
Ils m'arrivent dans ce bocage Imprégnés d'arômes divins !

Brises de mai au bord du Saguenay 71

Ils murmurent à mon oreille De chers et lointains souvenirs :

Bonheurs de l'enfance vermeille, Jeunes ébats, naïfs plaisirs 1

Pré vert,— où nous cueillions l'oseille à peine éclore ;

Sur le coteau connu, pommiers chargés de fleurs —

M[^]ange virginal de vert, de blanc, de rose,

Et que la tiède aurore humectait de ses pleurs.

Nids touchants, que l'oiseau, veuf encor de famille.

Sous nos yeux brin à brin tressait dans la charmille . . .

De tout ce vieux passé vous me parlez vraiment.

Jeunes brises de mai que j'écoute en pleurant !

Vous murmurez deux mots : '* l'enfance," et "la chau-

L'enfance I — ^âge où le cœur bat encor si léger, [mière " :

Mais qui, malgré nos vœux, fuit sans cesse en arrière !

La chaumière ! — ^lieu saint qu'habite un étranger.

Mais dont le souvenir mouille encor ma paupière 1

De ces choses que j'aime, oh ! oui, vous me parlez,

Jeunes brises de mai, brises mystérieuses.

Brises tout à la fois plaintives et joyeuses,

— Saintes brises du ciel I — brises qui sur ces prés.

Dans l'exil comme moi, jour et nuit folâtrez !

Passez dans mes cheveux, sur mon front, sur mon âme. Messagers du passé, tristes mais doux zéphirs I Passez, passez longtemps sur mon front, sur mon âme. Chaudes brises de mai qu'embaume un pur dictame Fait de jeunes parfums et de vieux souvenirs !

— Aussi touchante et moins futile Une autre voix parla pourtant :

C'était la voix de l'Evang[^]ile Qui disait â ce prêtre enfant :

*[^] Quand on a le ciel pour patrie,, Pour famille le genre humain, La tristesse est une folie, Et l'ennui n'est qu'un fruit malsadn.

Non I quiconque en toute allégresse Ne peut me prêcher en tout lieu.

Ce prêtre-là, je le confesse.

Ce prêtre est indigne de Dieu t "

Le cœur plein d'une joie austère, Les yeux sur le ciel étoile, Le
prêtre vers son presbytère Retourna calme et cons<^é.

Terrasse "Bon-Souvenir,"

Saint-Folqjicc da Sagaenay.

TROP DE MUSIQUE— TROP PEU DE SENS

ECRIVAIN de bon sens, et qui veut dans la phrase Mettre la vérité comme l'eau dans un vase, Dans Fart tu ne vois goutte, et tu n'es qu'un enfant : Broumbaraboum est là, qui nous prêche avec morgue : Il faut faire les vers comme les tuyaux d'orgue : Polis, ronflants, dorés, — mais surtout, pleins de vent I

METAMORPHOSE

CHOSE est un auteur boursoufflé, Fou de l'épithète homérique.

Son grand style mélancolique Lasse le lecteur essoufflé.

Il court toujours après Tîmage.

Mais il est trop souvent distrait.

Je n'en veux citer qu'un seul trait Tiré de son meilleur ouvrage.

Il s'agît d'une ville et, tout ému, je lis :

*' Et toi Lévis la jeune ! et toi, ma cité blonde ! 'i Et deux
pag:es plus loiti, — cette énigme est profonde,* L'auteur écrit : "
Lévis, ô ma blanchie Lévis ! "

Je comprends, toutefois, cette métamorphose.

On peut blanchir plus vite et ne pas m'étonner : Il faut voir à
travers quelle terrible prose Cette pauvre Lévis a dû s'acheminer
\

'3f)IV

UN PAYSAGE DES BORDS DU SAGUENAY

A NOTRE VIEIL AMI |e COLLÈGB M. M.-J.-A. POISSON,
AVOCAT

SALUT, Poisson. Au fond de mon humble ermitage, Presqu'au
pôle — le long du Saguenay sauvage ! — Malgré le beau silence et
des bois et des deux. Malgré les verts aspects dont Dieu charme
mes yeux, Il m'est pourtant resté, sans que je m'en confesse. Une
imperfection, une forte faiblesse :

La soif de converser avec les vieux amis, Qui, par le temps qui
court, me semblent endormis.

7S Av foyer de mon prèshytlre

Tu dors, ^ tu dors dur : trois longs mois sans m'écrire ! . Oh 1
si je pouvais faire un miracle pour rire ! . . .

Dût le public lettré crier avec raison,

Je te rendrais, mon cher muet comme un poisson.

Citoyen, je badine : «m momeift où je cède f

Au désir^ gronder qui malgré moi m*obsède, |

Je vois qui me désarme un fantôme enchanteur x

Dont l'a^ect radieux calme un peu mon humeur :

A travers les vei^gers de son riche domaine,

Dans un joli château qui domine la plaine,

Près de l'église, au fond de ce royal bosquet

D'érables, de sapins, -de frênes — frais bouquet

Qu'Arthabaska, je crois, dans sa mise coquette,

Porte à son front joyeux comme une verte aigrette,

Je vois l'ami Poisson, registrateur actif.

Du matin jusqu'au soir à ses bureaux captif,

Fier par là de garder à sa chère famille

Un sort toujours doré, l'éclat dont elle brille.

Dans tes registres noirs perdu comme un mineur,

Tu m'apparais souffrant, mais toujours même humeur,

Toujours calme et joyeux, la lèvre illuminée

D'un bon mot qui demande à prendre sa volée.

Sainte apparition 1 Comment ne pas alors

Expier mon courroux par de tendres remords I

Saint^Falgtnée 79

Tu voudrais être au fait du pays que j'habite :

Parlons-en : ce sera sur le ton d'un ermite.

Entre Chicoutimi, bourg vivant, populeux,

Et la " Baie des Ha I Ha ! " qui fait ouvrir les yeux,

Après avoir longtemps sillonné les mirages

De ce noir Saguenay sans fond et sans rivages

Entre des caps hardis qui surplombent — ^penchés

Par la main de Dieu même au-dessus des nochers,—

Le marin aperçoit, dans une anse profonde.

Une église riante assise au bord de l'onde :

Elle ^épanouit sur un léirge plateau.

Et semble sous son aile abriter le hameau.

Cf. hameau florissant, mon cher, c'est Saint-Fulgence !

Si tu crois que ce nom rime avec indigence,

Viens me voir I et le mot, devenu radieux.

Comme un rare bijou charmera tes beaux yeux !

^our la première fois, transporté comme en rêve,

Je foulais, l'autre jour, cette lointaine grève.

Et comme, cher ami, je me sentais alors
Etranger, solitaire, exilé sur ces bords I
Pourtant, j'aime déjà ma nouvelle patrie :
Je sens que désormais, toujours, toute ma vie.
Ce coin de l'univers, dont je fus le pasteur.
Sera cher à mes yeux, sera cher à mon cœur.
Ici, plus tard^ ici j'aurai laissé peut-être
Mes meilleurs souvenirs de pasteur et de prêtre.
Pourquoi ? parce qu'ici, pour la première fois,
En présence du ciel, dans le calme des bois,
J'aurai, vu de Dieu seul, goûté la joie extrême
Soit au/oyer de ton presbytère
De paître les brebis que racheta Dieu même.
Ici, loin des parents, loin du seuil enchaînant
Dont le seul souvenir est un arôme au cœur ;
Loin des centres connus où le désir de plaire
Peut flétrir malgré soi les fruits du ministère.
Mais au milieu d'un peuple intelligent, joyeux,
Qui marche dans l'exil en regardant les cieux.
D'ailleurs, comme ici-bas Dieu veut que l'âme humaine

S'attache par la joie et surtout par la peine,
Dans mon âme, gravé pour les jours à venir.
Je sens que j'ai déjà plus d'un cher souvenir ;
J'arrive, et cependant j'ai déjà dans sa bière
Vu dormir plus d'un mort et béni plus d'un frère.
Puis d'autres sont venus, du ciel même exilés :
Sur leur front de proscrits, mes regards consolés
Ont vu couler cette eau qui fait que dans ses langes
Un enfant d'ici-bas devient l'égal des anges.
Puis, 6 bonheur profond I j'ai vite rencontré
Tous mes chers paroissiens au tribunal sacré :
Comme un hôte joyeux qui verse à coupe rase,
Dans leur cœur repentant, dans leur âme en extase,
J'ai versé, tout ému, cette paix qu'ici-bas
L'insensé loin de Dieu cherche et ne trouve pas

Saint'Fulgence 8i

J'aime donc, cher ami, ma paroisse nouvelle.
Et d'ailleurs, pourquoi pas ? Elle est bonne, elle est belle !
Pourquoi ne pas chérir ce paisible hameau ?
La main de Dieu Ta fait : peut-il n'être pas beau ?

Je Taime quand, l'hiver, ses forêts sur leurs branches
Portent la blanche neige avec les perdrix blanches ;
L'été je l'aime encor : je l'aime quand, le soir.
Vers le del qui rayonne ou le ciel sombre et noir,
Montent ces mille voix des bois et de la plage
Qui remplissent les airs d'un solennel ramage.
Chants d'oiseaux, chant confus des blés encore en fleurs,
Chant mâle et consolé des rudes laboureurs 1
On le sent, malgré soi, dans son âme attendrie,-r-
C'est le chant d'un hameau qui travaille et qui prie !
J'aime ses lacs d'azur, et sa grande forêt
Où le fusil toujours a du gibier tout prêt ;
J'aime ses rocs géants, et j'aime ses falaises
Où dans la verte mousse étincellent les fraises ;
J'aime tous ses rochers que la charrue en vain
Voudrait fouiller, meurtrir, avec son nez d'airain,
Et sur le flanc desquels l'aimable Providence
Fait mûrir les bluets que cueille l'indigence.
Le royal Saguenay forme ici tout devant
Une profonde baie où viennent en chantant

Se baigner les canards, les pleuviers, les sarcelles :
De ma fenêtre, ici, j'entends battre des ailes
Ce gibier que parfois je vise et qui souvent
N'en folâtre que mieux les deux ailes au vent.
A droite, à gauche, au loin, sans que pourquoi l'on sache,
L'incivil Saguenay se recourbe et se cache :
Sur les bords d'un grand lac on se croirait plutôt.
Mais voilà qu'une voile aux yeux paraît bientôt,
Et, comme par miracle, émerge de derrière
Quelque gros mamelon, quelque montagne altière :
Vite, l'illusion s'envole : un blanc vapeur
Finirait au besoin par dissiper l'erreur.
Et s'il faut que ma plume à tes yeux tout décrive,
En face, mais plus loin, là-bas sur l'autre rive,
Un rideau gracieux de collines sans nom.
De ce côté d'abord ferme net l'horizon.
Puis je tourne la tête, et je vois en arrière
Une autre draperie et plus belle et plus fière :
Chaînon des " Monts " lointains dans la brume noyé :
Sur ces piliers d'azur le ciel semble appuyé :

Horizon de mystère où doit finir le monde !

Pour nous tirer d'erreur, que le chasseur réponde :

Le chasseur dira : Là commence le Grand Nord,

Qu'habitent l'orignal et l'ours et le castor.

Cet horizon hardi, superbement sauvage.

Forme le fond lointain de ce grand paysage.

Saint'Fulgenct S3

Pourtant ! je me rappelle encor mon premier soir ; Les montagnes^ les flots, c'était splendide à voir. Ermite s'il en fût, tout seul à ma fenêtre, Je ne m'étais senti jamais plus seul peut-être \ Tous ces beaux horizons, je ne les goûtais pas : Le cœur noyé d'ennui, je leur disais tout bas : " Avec votre air rêveur, et vos lointains magiques, Vos aspects solennels, muets, mélancoliques, Splendides horizons, vous m'écrasez, vraiment X " Aujourd'hui, cher ami, tout a changé pourtant ; J'admire I et ce pays, coupé de précipices, '^ Mon cœur apprivoisé le diante avec tiélices. Les premiers jours, pensif, je me disais parfois : Par-dessus ces rochers couronnés de grands bois, Barrières devant qui l'aigle lui-même hésite, Un pauvre souvenir me fera-t-il visite ?

Dans cette solitude, enveloppé d'oubli, Comme me voilà bien vraiment enseveli 1 O Dieu des gais soleils I dans cette ^ande tombe, Oh I faites qu'à l'ennui jamais je ne succombe 1 Maintenant je me dis, résigné, mais confus.

De ces ennuis d'enfant que je ne commets plus : Qui sait si l'âme, au fond d'un semblable ermitage. Ne sent pas le besoin d'aimer Dieu davantage ? Qui sait si du bonheur l'infailible se-

cret N'est pas tout bonnement de vivre où Dieu nous met ?
Quand Monseigneur l'automne à ses prêtres partage Cette vigne
de Dieu que le démon ravage, Quand sa main paternelle aux yeux
de ses enfants

Tourne le gobelet plein de sorts différents,
Tout prêtre avec amour accueille sa parole.
S'il va loin, une chose entre autres le console.
Sur quelques bords lointains que ses jours soient jetés,
A ce tirage il sait que Dieu pipe les dés !
Il sait que le bonheur comme les fleurs abonde,
Que Dieu, Père prodigue, en a semé le monde I
Et d'ailleurs, pour sauver l'âme d'un seul mortel,
Vois 1 chaque ange gardien laisse bien, lui, le ciel,
Radieux d'exercer son humble ministère
Dans ce pays lointain qu'on appelle *' la terre ! "
Et moi, si je vieillis fidèle à mon devoir,
Dans mon cœur d'exilé je puis nourrir l'espoir
De sécher plus de pleurs et de sauver plus d'âmes
Qu'un ange gardien même, aux ailes tout de flammes !
Et j'oserais me croire un peu mal partagé I
D'un pareil sentiment Dieu serait outragé.

Mon Dieu, je suis joyeux : dans l'ombre et le silence,

Ma bouche avec l'heure bénit ta Providence !

Saint-Fulgence 85

Poisson ! Mon ennitage est-il assez vermeil ? Eh ! bien, non ! il lui manque un rayon de soleil : Il manque à mon séjour la joyeuse visite De ce poète exquis, de cet ami d'élite, * Dont le commerce aimé nous révèle si bien La beauté de ces mots : — gentilhomme, et chrétien ! Songe ! si tous ces vers, avec qui je désire T'attirer dans la baie où mon clocher se mire, Ne me suffisent pas pour prendre un seul poisson^ A quoi sert, franchement, d'appâter l'hameçon ?

Saint-Fulgence, 1876.

FEU DE JOIE AU CIMETIÈRE

VOYEZ : déjà Tautomne empourpre nos érables.

Les beaux jours ont pâli : dans ses chaudes étables Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et noir. Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les anges, Vont, sur des chars plaintifs, s'abriter dans les granges. La faux du moissonneur a bien passé partout . . . — Un champ seul par oubli semble rester debout : Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église, Ondule encore et jase au soufïle de la brise. C'est un étrange enclos : il y pousse à la fois De sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.

Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,

Dit au bedeau ; " Rémy, coupe ce foin qui presse."

Et le bedeau s'en va couper ces foins épais

Que la grang^e, pourtant, n'abritera jamais.

Ce foin reste au saint lieu : l'agneau, le bœuf et l'âne

Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane

Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,

Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux I

Dans un coin retiré de l'humble cimetière,

Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.

Les villageois bientôt arrivent chapeau bas :

On prie, on se regarde, — on ne se parle pas !

Mais Ton semble écouter : dans Tombre et le silence,

Le mystique brasier parle avec éloquence.

Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps discrets,

Et la tombe chrétienne a de si doux secrets !

Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme,

Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.

Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,

Les amis disparus montent vers le ciel bleu.

C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,

Doux brasier, que dans l'air tu brilles et t'élèves I

Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet.

Le vieux prêtre te fait flamber avec respect.

Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre

Fécondée avant tout par l'Eglise en prière.

Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,

— Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord, —

Feu de Joie au cimetière 89

Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite, Et sont purs
comme sont les cheveux d'un lévite. Le pasteur veut qu'ici, dans
le calme et l'amour. Les cendres du bûcher restent jusqu'au
Grand Jour ! Car, tout ce qui nourrit cette flamme sereine A
poussé dans un sol fait de poussière humaine. Cette moisson de
deuil, ces foins, ces arbrisseaux, Tout cela prit racine au sein des
noirs tombeaux. Aux jours les plus dorés de l'été, — quand la
brise Passait sur cet enclos comme une hymne d'église, Elle sem-
blait tout bas, en frôlant le gazon.

Dire un De profundis qui donnait le frisson.

Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière Des vieux saules,
des ifs, de la haute bruyère. Le passant s'arrêtait, collait l'oreille
au mur. Et disait : " Les défunts parlent ce soir : bien sûr I " Dans
cet enclos fermé, les enfants du village Ne cueillaient ni les fleurs,
ni la mûre sauvage : Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du
bon Dieu Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu. Et

le bedeau lui-même — un brave chrétien, certe ! — Avait fauché
ce pré la tête découverte.

go Au foyer de mon presbytère

Frères I le feu se meurt : g^ardons comme un trésor Le doux
enseignement qui s'en dégage encor : C'est que la sainte Eglise,
oubliant leurs misères, Honore ses enfants jusque dans leurs
poussières I

Décembre 1880.

AU TRÈS RÉVÉREND M. C. L., V. G

" La confession, — c'est l'amitié

élevée â> l'état de sacrement."

UN pèlerin du ciel, tourmenté par le doute, Le front dans ses
deux mains pleure au bord de la Car il a tout perdu — son guide
et son bâton I [route :

Douze ans de nuit, douze ans I Au fond de ma pauvre âme. Ne
verrai-je jamais rayonner une flamme ?

Et sera-t-il toujours nuit noire à l'horizon ?

ça Au foyer de mon preshytère

Vers toi, les yeux bandés, mon Dieu, je m'achemine :

Pas une étoile, en haut, devant moi n'illumine

Ces sentiers de l'exil où je marche troublé.

Douze ans de nuit 1 Seig[^]neur, je ne viens pa[^] me plaindre
Mais depuis que mes yeux ont vu le jour s'éteindre,
Sous leur épais bandeau mes yeux ont bien pleuré.
Je les lève aujourd'hui, ces yeux, vers toi, mon Père,
Ces yeux rassasiés de regarder là terre,
Ces yeux depuis douze ans noyés d'ombre et de pleurs.
Si j'ai péché, pardon I Mais que ton cœur écoute
Le cri de ton enfant qui tombe sur la route :
Il tombe pour pleurer, non pour cueillir des fleurs.
Je ne mérite pas que ma pauvre prière
— Qui s'échappe d'un cœur aussi froid que la pierre —
Monte avec confiance à ce firmament bleu !
C'est un oiseau de neige à la vqix rude et fade :
Comment oser porter son vol blasé, malade.
Dans ce beau ciel, où tout est amour, vie et feu I
Après avoir peut-être effleuré tant de fanges. Comment mêler
sa voix à la voix des archanges ? Eh I bien, mon Dieu, pitié ! —
^Je suis un mendiant : Aux anges de chanter, de planer sur ton
trône : Moi je pleure, et je viens te demander l'aumône — Que les
anges moins beau, mais comme eux ton enfant !

Je suis tenté, Seigneur. Je sens dans ma poitrine,
— O douloureux mystère — une double racine :
La racine d'un saint, celle d'un scélérat !
Ma tête est pleine d'ombre, et mon cœur plein d'orages.
Je parcours le désert, mais non comme les Mages.
Peut-être qu'une étoile enfin se lèvera ! . . .

Oh ! que ta volonté soit faite toute entière I Mais donne-moi.
Seigneur, un rayon de lumière, — Un rayon I — ^pour marcher
vers ta sainte maison ! Douze cuis de nuit ! Fais luire au fond de
ma pauvre âme, Sinon le plein soleil, oh 1 du moins quelque
flamme Qui me montre de loân quelque point d'horizon l

Et cet ami prudent, ce saint, cet homme sage, Qui m'a guidé,
joyeux, dans mon pèlerinage, Oh I le rencontrerai-je encor, sur
mon chemin ? Ou bien, ce guide aimé, qui pour moi sur la terre
Avait les yeux d'un ange et l'amitié d'un frère, Ce guide, — ^pour
toujours m'a-t-il serré la main ?

POUR LE DERNIER SOIR DU MOIS DE MARIE

(Air connu : Séparons-nous ^ séparons-nous /)

Aux pieds des autels de Marie Pour les adieux rassemblons-
nous.

Sous l'œil de la Vierge bénie, Le cœur brisé, séparons-nous.

Séparons-nous de notre Mère, Séparons-nous, séparons-nous,
Séparons-nous, séparons-nous.

Mais en quittant son sanctuaire.

Oublierons-nous, oublierons-nous Les soirs bénis d'un mois si
doux I

Le ciel dans ce beau sanctuaire Semblait descendre chaque
soir :

Mais les beaux jours sur cette terre Passent bien vite, et sans
espoir, Plus tard, plus tard, dans la Patrie, Nous chanterons, j'en
ai l'espoir, J'en ai l'espoir, j'en ai l'espoir, Le nom de la Vierge
chérie :

C'est là l'espoir, c'est là l'espoir Qui nous console ici ce soir 1

Nous te quittons, sainte chapelle, Le cœur, les yeux chargés de
pleurs.

Ailleurs le bon Dieu nous appelle :

Laissons ici du moins nos cœurs !

Laissons nos cœurs dans cet asile, Laissons nos cœurs sur cet
autel, Sur cet autel, sur cet autel.

O ma Mère, adieu, je m'exile :

Départ cruel, départ cruel :

A plus tard, à plus tard au ciel !

LE RÉVEIL DE V " ABEILLE

DANS mes vitres, ce soir, malgré le vent d'automne, Quel oiseau, quel insecte et s*agite et bourdonne ? Egaré loin des bois, chassé par Taquilon, Pauvre petit proscrit, dis-moi, quel est ton nom ? Tu ne me paraîs pas gros comme une mésange :

N'est-tu pas quelque sylphe, un papillon, un ange ?

— Comme seize ans d'absence ont donc dû me changer, Pour me valoir ainsi cet accueil d'étranger I Regardez 1 c'est bien moi : moi que vous pensiez morte, Mais qui, malgré le froid, bourdonne à votre porte. Avec la neige à flots vous ne m'attendiez pas : Comment I ressusciter avec les blancs frimas ? Eh ! bien, oui ! Le bonheur de revoir la lumière — Après avoir languï si longtemps prisonnière I — Me console, et mon aile affronte en paix l'hiver. Dans l'ombre de ma ruche, ô ciel, j'ai tant souffert I Puisqu'on m'ouvre ce soir ma prison ténébreuse. Vers tous mes vieux amis je m'élance joyeuse. Ouvrez-moi par pitié f Par pitié, sous vos toits, Oh I faites-moi ce soir cet accueil d'autrefois I Car nous étions amis ! car, malgré mon absence, Je me rappelle avoir amusé votre enfance 1 Ouvrez donc ; et demain l'insecte réchauffé Charmera vos ennuis comme par le passé I Car demain, aux rayons de l'aurore vermeille, --

Vos regajrds attendris reconnaîtront 1' *' abeille '* I

PREMIER ET DERNIER SONNET

FAIRE un sonnet, — la chose est assez difficile. Mais le plat est de mode, il faut le mettre au feu. Un pareil tour de force eût fait jurer Virgile ; Mais nos héros d*album ! ils en sont fous, morbleu.

Ainsif pour me donner un petit air de ville,

Je veux, pour une fois, me piquw à ce jeu :

Sur quel sujet, voyons. — Quel sujet ? Imbécile î

Le grand point — le bouquet 1 — c'est que ça sonne creux.

loo

Au foy*r de mon presbyth-e

— Hola ! Tami, peitTu : te voilà dans la fosse ! A ton âge, commettre une rime aussi fausse I ** Ça sonne creux," fort bien : mais un ixe de trop \

Sur ton sonnet, mon cher, repasse encor la brosse. — Aux cinq cents les sonnets ! Ah I le supplice atroce

Il est mille moyens plus aisés d'être sot l

DU FOND DU LAC— DU FOND DE UAME

OH t comme il est gai, cet ami :

Quelle verve I — Plus il s'en donne.

Plus au contraire je soupçonne Qu'il n'est jamais gai qu'à demi.

Comme un nuage aux flancs d'un mont, Dans la plus vive causerie J'ai vu souvent la rêverie Soudain passer sur son beau front.

O mystère du cœur humain, Souvent au milieu d'un fou-rire J'ai vu de soit-âme en délire Un soupir s'échapper soudain.

Le lac, riant, profond et pur, Etait bordé de fleurs nouvelles :

En l'effleurant, les hirondelles N'en ridaient pas les flots d'azur.

J'étais enfant : j'aimais à voir Les verts goujons, les rouges truites, Converger vers les marguerites Que j'égrainais sur ce miroir.

Heureux de son riche décor, Le lac, dans son miroir inerte. Réfléchissait la forêt verte, Répercutait le beau ciel d'or.

Mais moi, du fond de l'étang clair.

Dont la surface était de flamme.

Comme un soupir du fond d'une âme Je vis poindre une bulle d'air.

Du fond du lac^du fond de Vâme

Et je dis : sur le sable fin Qui fait le fond du lac sauvage, Remue un vivant coquillage, Un crabe noir, que sais-je enfin.

Ami l'étang clair, c'est ton cœur.

Au fond du cœur le plus limpide Remue un petit monstre avide, — Le secret désir du bonheur f

Saint-Edouard de Lotbinidre, 1880.

A UN ENFANT LA VEILLE DE SA FÊTE

AU beau milieu de mai ta fête, 6 bel enfant : Voilà de Tà-propos, le hasard est charmant.

J'aime au sein des beaux jours cette naïve fête Comme au sein des lilas j'aime un nid de fauvette. Ainsi, quand tu tombas du ciel dans ton berceau. Deux choses près de toi : la fleur, et puis Poiseau. A ce double présagé oh I que ton cœur réponde, Et tu seras rorg:ueil de ta mère en ce monde ! Les oiseaux et les fleurs entouraient ton berceau :

Sois pur comme les fleurs, sois gai comme l'oiseau !

DIEU FIT L'ÉTERNITÉ POUR UAMOUR

" A IMER " n'est pas encor toute la soif suprême : j\ C'est aimer et toujours posséder ce qu'on aime ! Voilà ce que tout bas rêve tout coeur humain. Mais Dieu, quand il créa, fit si bien chaque chose : Au firmament, l'étoile ; au vert buisson, la rose ; Au cœur, — urne sans fond, — l'éternité sans fin !

MIRAGE

ou

l'amitié d'ici-bas

AMITIÉ^feu du ciel, charme de ce bas monde,- Amitié de la terre, es-tu vraiment profonde ?

Au Cap Tourmente, un jour, je m'étais hasardé De grimper.
Sans mourir, j'avais escaladé L'un de ces monts hardis qui de nos
Laurentides Font comme un long ruban de vertes pyramides :
Déserts voisins du ciel, déserts frais et riants Où mènent bien ou
mal des escaliers géants.

110 " Au foyer -de mon presbytère

Si près du firmament, à l'ombre, et sur la mousse, Vous l'avez
éprouvé, la rêverie est douce.

Les bluets étaient verts I je laissai mon regard — Papillon philo-
sophe — errer loin au hasard.

Encadré de verdure, et souriant de joie Comme un enfant cou-
ché sur des coussins de soie, Un lac, miroir d'azur, dormait dans
le lointain. C'était un lac superbe, un féerique bassin, A Pentour,
des bosquets, la tête renversée, Comme une autre forêt fraîche-
ment nuancée.

Formaient silencieux, au fond, sous le flot noir. Un mirage im-
mobile et bien splendide à voir. Le lac semblait profond, Voyez
ce blanc nuage Qui le traverse au loin, bien loin I sa molle image
Comme en un second ciel vogue au fond du bassin. De quelle

profondeur est donc ton large sein, O beau lac transparent ! O lac ! tu parais être. Donnant sur l'infini, quelque riche fenêtre 1

J'y descends. Je détache un canot de pêcheurs Qu'embarrassaient un peu des nénuphars en fleurs. Je détache, et je pousse . . . Illusion magique I Qu'était donc devenu mon petit Pacifique, Si limpide, de loin, et surtout si profond ?

Mon aviron tout court^ en atteignait le fond 1 Je pousse jusqu'au large, et même phénomène : Ma nacelle (J'écorce y flottait avec peine.

Mirage ou V amitié ici-^as lit

Ce bassin, cet abîme, — un mirage réel I—

Ce lac, de loin profond, — ^profond comme le ciel I—

Où vous eussiez à peine osé jeter la sonde.

Ce lac, mince et brillant, c'est l'amitié du monde I

Et qu'eût-il fallu faire, en effet, pour trouver

L'insondable infini que l'homme aime à rêver ?

Monter à ce vrai ciel, océan sans rivage.

Dont ce beau lac n'était qu'un miroir, qu'une image I

L'amitié d'ici-bas charme, pourquoi cela ? — De l'amitié de Dieu c'est un reflet — ^voilà ! Hélas ! comme un reflet aussi de même est-elle Mobile, très changeante, et superficielle :

Belle comme un reflet, d'un éclat chatoyant, — Mais, comme tout reflet, illusoire souvent !

N'enivrons pas nos cœurs de cette vive image : Redoutons-la
plutôt comme on craint le mirage. * L'amour du Christ ! — ^voilà
l'océan de cristal Où doit s'abreuver l'homme altéré d'idéal I

A MON EXCELLENTE MARRAINE

MADAME F. Z. B

VERS Pégliise, â travers l'humble et riant village, La carriole em-
portait l'élégant compérage Dont les éclats de rire, heureux et
spontanés. Couvraient parfois le chant des grelots argentés. Pas
un n'eût critiqué cette allure bruyante :

Au hameau, l'étiquette est facile, indulgente.

1 14 Au foyer de mon presbyth^e

Du reste, un compérage est toujours en humeur :

Un chrétien pour le ciel I mais 1 c'est un vrai bonheur !

Presqu'à chaque maison, si Ton voit la carriole,

On jette aux braves gens quelque bonne parole :

— Salut, Pierre 1 — Eh ! bonjour ! — Vive le fruit nouveau I-

Courage, sapristi 1 Ton blé sera plus beau 1 —

Encore un ? Est-ce pour compléter la douzaine ? —

Allons, Pierre : à Tannée engage une marraine 1 —

Une pièce de terre I Encore une 1 — ^A ce train.

Tu vas payer la dîme I — Au moins, c'est du beau grain !-

Et le père, enchanté, rit dans sa barbe grise.

Il a déjà porté dix marmots à l'église ;

Mais, bah 1 calme et joyeux, il a l'air de songer :

*' Quand Dieu fait une bouche, il fait de que» manger I

Dieu fait l'hiver et fait au bois pousser les bûches.

Il peuple les berceaux, mais il emplit les huches ! "

— ^A cette foi naïve, à ce bonheur serein.

Répond la bonne humeur de Joseph, le parrain.

" Sur mon credo, dit-il souvent à la marraine,

Je ne suis pas très ferme : aide-moi, Madeleine I

Si je m'embrouille un peu^ je baisserai le ton ;

Ou je ferai semblant d'ajuster un bouton . . .

Toi, pousse ton latin : secours-moi de la gorge.

Tiens, voici comme acompte un chèque en sucre d'oige.'

— '• Ah I du latin, tu sais, j'en ai juste pour moi :

Charité, par chez nous, ça commence par soi I"

Peine inconnue ou Venfant mort sans baptême 115

Parfois, de son côté, la porteuse est novice.

Elle ne sait pas trop quand il faut qu'on déplisse

Ce maillot, compliqué de rubans, de galons.

Elle connaît bien mieux sa rubrique aux chaudrons 1

— Mère, calmez-vous donc I le curé n'est pas bête :

Il saura bien sans nous lui déterrer la tête I

— Tenez, ne riez pas : je suis toute à l'envers.

Et je ferai bien sûr des choses de travers.

Dame I pour vous, farceurs, bien facile est la tâche :

Vous dites cinq, six mots, que le curé vous mâche I

— Chut I trêve de babil I car le curé dira

Que nous avons chômé les noces de Cana I "

Et l'on filait au trot des fumantes montures. Le cœur dans la gaité, le nez dans les fourrures.

Dieu les garde I

Au logis, la mère, presque en deuil, * Sur son oreiller blanc ne pouvait clore l'œil. Le rose petit être avait paru si frêle I Un noir pressentiment s'était emparé d'elle.

On avait près du lit placé le berceau neuf :

Vrai nid d'enfant Jésus, — moins la paille et le bœuf. A son âme inquiète, à son cœur en délire, Le berceau radieux tantôt semblait sourire Comme un nid printanier qui demande un oiseau, Tantôt prenait les airs d'un froid petit tombeau t

ii6 * Aufoyer de mon ^eshythre

C'était loi^, pour l'enfant, qu'un voyage à l'église I — ^A travers tout son cœœur soufflait la froide brise I Et puis elle entrouvrait ses blancs rideaux de lin, Jetait, par la fenêtre, un regard au chemin.

Elle prêtait l'oreiHe, et trouvait, sans reproches, Qu'il tardait à venir, le son >oyeux des cloches l Elle disait : Voisin, sortez de la maison :

De nos grelots d'argent n'est-ce pas la chanson ? On la calmait un peu par des plaisanteries Tout pleines d'assurance et de gaîté remplies. Mais elle, sans prêter l'oreille aux doux propos, Fiévreuse, et repoussant l'espoir et le repos : *^ Mon Dieu, pardonner-moi : j'ai des terreurs étranges A ce même lit blanc j'ai déjà vu dix anges, Au retour de ce bain qui fait enfant de Dieu, M'arriver tout vermeils, l'ceil et la joue en feu. N'aurais-je pas goûté, oomme je devais faire. Le bonheur de baiser, moi pauvre ind^e mère, Le front, l'auguste front de ces pur» chérubins ? Dieu veut-il m'en punir ?

Les grelots argentins Chantant alors au loin leur chant mélancolique. Faisaient jai^er le chien couché sous le portique. Le tardif compérage arriva — mais, hélas I Plus pâle par le deuil que par les blancs frimas, Morne 1 — Ce n'était plus cet équipage en vie Dont la joie au départ à tous faisait envie ; Dont la franche gaîté, le rire et les bons mots Semblaient jaillir au bruit des sonores grelots I

Peine inconnue ou P enfant mort sans ba^ême 117

On n^alla pas de suite au chevet de la mère : Dans un triste silence, et comme avec mystère. Dans la pièce voisine on déposa

Tendant, Et l'on y chuchota l'espace d'un instant, — D[^]nn siècle 1
pour le cœur de la mère inquiète.

Enfin, OB l'aborda : la mère était muette 1 Son cœur avait
compris la mort du nouveau-né, Comme on comprend la foudre
avant qu'il ait tonné. Quand on avait ouvert, en écartant la
frange. Le maillot dans lequel devait édore un ange, Tout le
monde à l'église avait pâli d[^]abord : Dans ses bras, la porteuse
avait un enfant mort] Le front blanc, l'œil éteint, [^]ie ses lèvres
de cire Comprimant tristement un innocent sourire, L[^]enfafit
semblait avoir en mourant murmuré : Adieu, beau Paradis J
Adku J tu m'es fecmé J

L'hiver s[^]étalt enfui. Le printemps gai, vivace. Le printemps
parfumé rayonnait avec grâce Sur les cercueils voilés par de
beaux gazons verts Comme sur les tombeaux fraîchement
recouverts.

Tous les soirs à pas lents et presque à la même heure,

Une femme passait au seuil de sa demeure.

Qu'il plût ou qu'il fit beau, qu'il fit chaud, qu'il fit froid,

Au fond du cimetière elle poussait tout droit.

L'étrange assiduité de ce pèlerinage

Intriguait quelque peu le curé du village.

Le pasteur au village était curé nouveau :

Il n'était pas au fait des secrets du hameau.

Mais le prêtre aime à lire au fin fond de chaque âme,

Même au risque parfois d'y découvrir un drame.
Pour guérir ses chagrins, médecin plein d'espoir.
Il la suivait des yeux, maintenant, chaque soir.
Or, voici tout ce que, de sa calme fenêtre,
Voici ce que bientôt découvrit le vieux prêtre :
La mère, comme une ombre à qui manque la voix.
Allait prier tout bas devant deux pauvres croix.
Pendant qu'elle priait doucement inclinée,
Le sol buvait ses pleurs comme il boit la rosée.
Puis elle franchissait un filet d'eau perdu.
Le pied comme le cœur par des ronces mordu.
Là, d'incultes buissons : touffus, mais sans mystère.
La croix, la croix pieuse au branchage sévère ;
La croix, cet arbre nu, la croix, ce buisson noir
Sur qui l'œil ne voit rien, mais où mûrit l'espoir !
La croix dans cet endroit ne prend jamais racine :
Ce coin du sol n'est pas une terre divine !
Et la mère pourtant tombait là tout en pleurs :
Elle y priait pourtant, et plus longtemps qu'ailleurs !
Elle y versait, suivant sa poignante coutume.

Non plus quelques sanglots, mais des flots d'amertume !

Peine inconnue ou V enfant mort sans baptême 119

Comme une urne qu'on penche et que l'on vide à net, Son
cœur semblait verser jusqu'au dernier regret I

Le pasteur, — car lui-même avait un cœur sensible, —

Essaya d'adoucir cette peine indicible.

*' L'Église, lui dit-il, n'a jamais prononcé

Sur le sort d'un enfant qui n'est pas baptisé.

Ces enfants, il est vrai — ce dogme il faut le croire —

Ne verront jamais Dieu rayonnant dans sa gloire.

Mais vous-même, songez : souffrez-vous bien, ma sœur,

De n'avoir jamais vu le ciel ni sa splendeur ?

Ces innocents proscrits n'ont jamais, même en rêve,

Entrevu le beau ciel où le baptême enlève :

Ils n'ont jamais vu Dieu ; Dieu leur est inconnu :

L'œil ne regrette rien de ce qu'il n'a pas vu.

Cette soif de voir Dieu, dont au ciel l'âme brûle,

Pour eux n'existant pas, leur peine serait nulle . . .

Sans vouloir, pauvre sœur, sans vouloir, croyez-moi,

Sécher vos pleurs amers aux dépens de la foi.

Le pieux Augustin, et saint Anselme encore,
— Deux savants et deux saints que notre Église honore,-
Ont émis sur ce point, et non certe au hasard,
Des doctrines qui sont un baume et non un dard.
Les Limbes, ces prisons qui font frémir la mère,
Ne sont peut-être pas sans joie et sans lumière.
On y goûte peut-être un bonheur "naturel,"
Et, jusqu'en ces cachots. Dieu sera paternel ! "
I30 Au foyer de mon presbytère
Les pleuTs ne mouillaient plus sa paupière surprise.
Mais son cœur de nouveau soudainement se brise ;
Puis avec cet accent de désespoir profond
Qui fait voir que le cœur est meurtri jusqu'au fond :
" Mon père ! vous parlez mieux qu'un ange, oh 1 sans doute !
Mais, tenez, permettez que je file ma route :
La mort même, la mort ne pourrait adoucir
Ce chagrin qui me ronge et qui me fait mourir 1
L'un de mes chers enfants a péri dans les flammes,
Un autre est mort martyr : qu'il a versé de larmes 1
Ma vie, ô bon monsieur, fut un long chapelet

A grains noirs, soyez sûr ; mais il vous ennûrait.
Je crus avoir vidé jusqu'au fond le calice :
Mon père, il me restait un plus navrant supplice !
Je crus à toute épreuve avoir enfin goûté :
J'oubliais un poignard, des mères redouté.
Une peine sans nom, le seul chagrin peut-^tre
Que ne pourrait sonder l'œil ni le cœur du prêtre !
Mon bon père, pardon, je le redis encor :
Vous ne pourrez comprendre, avec votre cœur d'or,
Ce chagrin meurtrier, cette sauvage épine.
Qui, vivante, remue au fond de ma poitrine 1
— ^Jamais l mon Dieu l mon Dieu 1 c'est une vérité
Je ne verrai jamais cet enfant regretté.
Jouant au Paradis avec ses autres frères.
Mêlant avec les leurs ses chants et ses prières.
O calice rempli de vinaigre et de fiel l
Je ne verrai jamais cet enfant, même au del.
Peine inconnue ou Venfant mort sans baptême 121
Ah ! le ciel ! Autrefois, dans mes jours les plus sombres,
J'aimais à l'admirer avec ses feux, ses ombres.

J'aimais à contempler ces beaux pays d'azur,
Quand mon âme était triste et que l'air était pur.
Je me disais, assise au seuil de ma demeure :
*' Là l'allégiesse, au moins, si dans ce monde on pleure !
Mais, le ciel I quand mes yeux s'y portent aujourd'hui,
Les étoiles m'ont l'air d'y scintiller d'ennui :
Le ciel me semble en deuil ! — Est-ce un péché, mon père,
De demander à Dieu, dans une humble prière.
D'aller après ma mort dans les Limbes ? Peut-il
M'accorder comme un don ce consolant exil ?
Dans la cité divine, — au milieu de merveilles
Qui surprendront nos cœurs, notre œil et nos oreilles ;
Dans ces palais d'en haut, dans ce pompeux séjour
Où l'on boira la joie et la paix et l'amour
Comme ici-bas l'on boit dans nos champs l'eau courante,
Dieu pourra se passer, bien sûr, de sa servante 1
Le ciel me manquera sans que je manque au ciel : —
Mon enfant a besoin du baiser maternel 1
Dieu me pardonnerait mon exil volontaire, —
Et loin de Dieu mon ange aurait du moins sa mère I

Comme je volerais passer Tétemité

Avec mon seul enfant loin du ciel rejeté I

123 Au foyer de num presbytère

— Non, pas l'éternité, lui répondit le prêtre ;

Mais Dieu, dans son amour, vous permettra, peut-être.

De franchir quelquefois le seuil du Paradis

Pour descendre au pays de ces pauvres proscrits,

Pour revoir votre enfant

— Que dites-vous, mon Père ! . . .

— Ma sœur. Dieu pour là-haut garde plus d'un mystère !

D'abord : ton cœur en deuil appelle ton enfant :

Jésus saura combler l'endroit laissé vacant.

Et puis, qui sommes-nous pour sonder ses abîmes ?

Sied-il au moucheron de mesurer les cfmes ?

Les Limbes ! — ^à notre œil Dieu clôt ce noir séjour :

Mais nous savons ceci : son cœur est fait d'amour 1

Sur ces pauvres enfants Dieu garde le silence :

Au hasard nous irions nous tourmenter d'avance ?

Qui sait si leur exil, nuageux mais vermeil,

N'aura pas comme ici ses fleurs et son soleil ?

Jamais, ma sœur, jamais le bon Dieu sur ces choses
N'a défendu d'avoir les espoirs les plus roses.
Je disais * ' noir séjour : " mon Dieu, qu'en savons-nous ?
Qui nous dit que plus tard, sous un ciel clair et doux.
Ces enfants n'auront pas, pour superbe héritage.
Cet univers, doré du feu de ton visage ?
C'est notre espoir, à nous, notre invincible espoir :
Ces enfants n'iront pas dans un exil trop noir I
Je crois,— et plus d'un saint nourrit cette espérance, —
Je crois que ces enfants vivront dans l'abondance.
Ils auront pour prison ce splendide univers.
Avec ses lacs brillants, ses bosquets toujours verts.
Peine inconnue ou V enfant mort sans baptême 123
Pour oublier le del, ils auront sur la terre
Cet Éden d'autrefois d'où fut chassé leur père.
Espoir, espoir en Dieu ! Sèche, oh 1 sèche tes pleurs.
Pourquoi le jour, la nuit, te créer des douleurs ?
O mère I ouvre à ma voix ton âme et ton oreille ;
Car voici ce que dit l'espérance vermeille :
Cet enfant qui t'est cher, cet enfant regretté,

Tu peux goûter encor son sourire enchanté I
 Du ciel tu le verras folâtrer dans la plaine.
 Ou cueillant, tout pensif, l'œillet, la marjolaine.
 Pour en faire à sa mère un bouquet gracieux.
 Et tu prendras ton vol, et le front radieux
 Tu descendras, ma sœur, couvrir de tes caresses,
 L'orphelin à qui Dieu garde encor des tendresses.
 De ces rêves permis, berce, oh ! berce ton cœur.
 On peut blesser le ciel même par sa douleur.
 Dieu veut qu'avec espoir on l'aime, on le bénisse :
 Son cœur nous surprendra, - ^ bien plus que sa justice !
 Seigneur ! l'esprit de l'homme est l'esprit d'un enfant : Myope,
 du mystère il se fait un tourment.
 Au lieu d'être au timon, quand la vague est profonde. L'-
 homme, aveugle marin, se fatigue à la sonde. Pour moi, Seigneur,
 j'espère ! et j'attends sans pâlir Le jour où ton soleil viendra tout
 éclaircir ; Et je dis : l'océan, bassin profond, immense, Ne
 contiendrait jamais les flots de ta clémence ! "

134 '« ^ ^ f ^ ^ ^ ^ * * * ^ preshythre

Et la mère immobile était là devant lui, Comme un saule pleu-
 reur où le soleil a lui.

Avide, elle écoutait cette voix consolante Comme un homme altéré boit une eau murmurante. Car on avait à flots, dans son cœur maternel, Fait descendre Tespoîr, — ce banme fait au del !

-!■'''^^^pfts^-

BADINAGE A L'EAU SUCRÉE, DÉDIÉ A E. M

IL faut, pour ces beaux jours, un ami de son choix : Mais ce charmant bijou n'est pas commun, parfois. Il s'agit de choisir entre cent, entre mille . . . Allons, décidez-vous : voici le sombre Emile, Un blasé . . . — Gardons-nous de ce jeune rêveur. Qui veut tout voir en noir à travers son humeur. Son œil presque toujours roule dans une larme ; Il vit de gros soupirs : la tristesse le charme.

îa6 Au foyer de mon presbytère

Toujours broyant du noir, des autres séparé^

Il se plaint à la lune et pose en inspiré. '

Puisqu^à Tentendre il n'a d'amis ni de famille,

Laissons le limaçon tout seul dans sa coquille.

Eh ! chacun n'a-t-il pas son fardeau de chagrin !

Pourquoi de ses ennuis ennuyer le prochain ?

— Ainsi, vous n'aimez pas ce rêveur excentrique ? . . .

— Non. — Eh bien, voici Paul, un garçon très pratique.

Dont le pied dédaigneux, sans l'ombre d'un transport,

Foulerai dans les prés fleurs et' papillons d'or.

Son cœur est fait d'écorce, et jamais rien n'y brûle :

Ce cœur bat, mais un peu comme oscille un pendule

Paul ne sait admirer la terre ni les deux :

Paul, garçon de bon sens, ne se sert de ses yeux

Que pour parer la borne, éviter la clôture.

Ou compter lès piquets, s'il voyage en voiture.

Allons, Paul vous va-t-il ? Pas malin pour un sou . . .

— ^Je ne veux pas de Paul I c'est un ours, voilà tout !

— Mais véritablement, vous êtes difficile.

Et pour vous contenter je fouillerais la ville . . .

Un autre échantillon : ah 1 voici les bons lots !

— Quoi dont ? Un bel esprit I vrai moulin à bons mots !"

Comme à coups de briquet l'on fait des étincelles,

Notre homme k coujs de mots tire quelques parcelles.

D'esprit ? non : de clinquant,— qu'il est seul à goûter :

On fait du purgatoire en voulant l'écouter.

Nuit et jour il travaille, avec peine il façonne

Ses calembourgs qu'un peu de gros sel assaisonne.

— Oh ! pour le coup, arrière 1 arrière le railleur I

Lamt qui plaît en vacance 127

Comment ! un bel esprit sottement pointilleux ?

Un chevalet, plutôt ! c'est le genre commère :

Il n'est pas de tourment que je ne lui préfère I

Quand la scie est de fer, le scieur me déplaît,

Et je fuis l'homme — guêpe à piquer toujours prêt.

— ^Voici, pour en finir, un nouveau personnage.

— Ah I ah I un délicat : oh I le charmant visage I

Catino craint la pluie, et le frais, et le vent, —

Un peu comme une élève au sortir du couvent.

Il se croit poitrinaire, et fuit jusqu'à la brume.

S'il en maigrit, au moins son docteur se remplume.

Il abhorre encor plus les rayons du soleil,

Et pour garder son teint musqué, rose et vermeil,

Catino, croyez-le, porterait la capine.

L'élégant parasol, le voile ou l'étamine.

— Mon cher, tu comprends bien qu'après pareil portrait,

Catino l'élégant n'est pas du tout mon fait

— Et moi, je suis à bout : halte, et cherche tcn-même t

— ^Je ramasse le gant et résous le problème :

Pour me dilater l'âme et colorer mes jours.

En vacance voici l'ami que je souhaite :

Pour un pareil portrait ma plume n'est pas faite :

Ma plume, essaie au moins, essaie en quelques tours. —

Aux femmes du canton laissant la médisance,

Cet ami, noble cœur, n'a ni fiel ni venin.

C'est un joyeux causeur, mais, d'après lui, je pense.

L'amour de pointiller est un goût féminin.

C'est un esprit loyal, un noble caractère.

Artiste par instinct, sensible et très discret.

is8 Au foyer de mon presbytère

Simple avant tout, il rit, il cause sans apprêt. Il lit Chateaubriand, Louis Veuillot, Lacordaire, Sur la mousse des bois comme à son cabinet.

Ni lui ni moi surtout ne fait métier d'écrire : Sous quelque vert érabable, aimable pavillon Dont l'ombre inspiratrice agace le crayon, Nous rimerons parfois quelque refrain pour rire, Parfois, nous chanterons le vol d'un papillon . . . C'est un ami dont l'âme intelligente, active, Interroge sans cesse et la terre et le ciel, — Qui demande ses lois à l'étoile pensive.

Qui demande à l'abeille où se cueille le miel C'est un ami qui peut au bois passer une heure A regarder, au sein d'un humide

rameau, Le scarabée ourdir sa soyeuse demeure.

Le geai pour ses petits tresser un frais berceau. C'est un ami qui donne une âme à la nature, — A qui semblent sourire et l'aurore et les fleurs, — A qui semble parler le ruisseau qui murmure, — Si sensible, qu'il peut verser parfois des pleurs En écoutant la brise errer dans la ramure . . . C'est un ami toujours gai, viril, et dispos.

Qu'enivrent la lecture, et la pêche, et la chasse. Que le chant d'un oiseau regaillardit, délasse. Et qui, sous le soleil, n'a peur que du repos. Faire le coup de feu sur les lacs, sur les grèves ; Après dix mois d'étude enfermé, soucieux.

Libre comme l'oiseau voyager sous les deux :

En vacance pour lui voilà de jolis rêves.

Vami qui plaît en vacance

Il sait qu'à la montagne et loin de la dté, Se cueillent l'appétit, la joie, et la santé 1

'^ De ces amis choisis, — m'objectez-vous sans doute,* II en croît assez peu sous la céleste voûte : En amis si parfaits tout sol n'est pas fécond ! ^ J'étais à retourner l'autre vers sur l'enclume, Lorsque soudain je vis accourir sous ma plume Le nom de cet ami : c'était celui " d'Edmond !

A L'OCCASION DU 50^e ANNIVERSAIRE DE SON ÉPISCOPAT

" Nemo tam Pater I ^*

VIEILLARD béni du ciel, Pie-Neuf sous sa tiare Porte une autre couronne aussi belle et plus rare : Mhre d'un demi siècle, auguste et saint bandeau I Feuillotez à Tenvi les âges et l'histoire :

Non I jamais diadème aussi chargé de gloire Ne couronna vieillard plus beau I

Artiste 1 homme inspiré qui cherches pour ta plume Quelque sujet mag^hique où ta verve s'allume, Artiste ! aig:le altéré d'amour et de beauté — Mais qui n'as su trouver de merveille assez belle Pour y fixer, ravi, ton ardente prunelle, Laisse l'univers de côté :

Suspends ton vol, regarde : il n'est rien sur la terre De beau comme Pie-Neuf, notre Roi, notre Père I Il n'est rien d'aussi grand sous le dôme étemel I Suspends ton vol, joyeux, sur les hauteurs de Rome, Et contemple : Pie-Neuf est à la fois grand homme, Grand prince, et Pontife Immortel 1

Cet homme que le ciel admire, Je n'ai jamais vu son sourire :

Mais il me fascine, il m'attire I Mais je le contemple pourtant I Car mon âme avec allégresse Perce des flots la brume épaisse O saint vieillard I avec ivresse Je t'aime à travers l'océan !

Le vrai coucher de soleil ou vieillesse de Pie-Neuf 133

Aux jours dorés de mon jeune âge.

Dans la cité comme au village, Quelques amis sur mon passage
Ont charmé mon œil ébloui :

J*aimai . . . Pourtant, je le proclame :

De tous ces noms de feu, de flamme, Aucun n'a fait vibrer mon
âme Comme le nom de Mastaî 1

Mastaî 1 dont rintelligence, Brillante étoile à sa naissance.

Jette, à mesure qu'il avance, Des rayons plus vifs et plus beaux
:

Comme sur la mer qui bouillonne Un phare d'autant plus
rayonne Que l'ombre du soir l'environne Et que la nuit couvre les
eaux !

Mastaî ! noble caractère

Dont l'humanité se sent fière 1

Beau type déjà légendaire

Dont l'artiste enivre ses yeux !

Cette grande âme, oh I qu'elle est belle I

La décadence originelle

N'a pas là trahi le modèle :

Or, le modèle est dans les cieux 1

Quand je vis, colon de la France, Ces frais lauriers de la
vaillance Que mon pays plein d'espérance Porte à son front
jeune et royal.

Oh I tout Canadien le devine.

Il s'alluma dans ma poitrine Une flamme large et divine Pour
mon humble pays natal I

Mais quand, sans trahir cette idole,

Je vis l'étemelle auréole

Qui couronne la métropole

De l'univers civilisé ;

Mais quand mon œil de catholique

Vit ce monarque pacifique,

Ce saint royalement stoïque

Et lentement martyrisé ;

Quand, vendu par ses enfants mêmes.

Quand, abreuvé de leurs blasphèmes.

Je vis Pie-Neuf pour anathèmes Opposer les pleurs de ses
yeux :

Au vieux pontife sans couronne Faisant de ma vie une
aumône.

J'eusse pour cimenter son trône Versé mon sang, fier et joyeux
I

Le vrai coucher de soleil ou vieillesse de Pie-Neuf 135

Adorablement populaire, •

Et se flattant, noble chimère.

De ne rencontrer sur la terre Que des hommes droits comme
lui, Pie-Neuf, méprise glorieuse I Voulut d'une main généreuse
Adoucir l'hydre astucieuse Qui rêve sa mort aujourd'hui :

Mais le monstre a levé la tête.

Et sur le rocher de Gaête, Comme un rameau par la tempête
Le roi-martyr fut emporté.

Merci, brigands 1 gloire à vos armes I Comme vous l'entourez
de charmes :

Exil — Pardon — Dignité — Larmes — Ces mots rehaussent la
beauté !

La beauté 1 la beauté de ce mortel étrange ! . . . Il faudrait
l'avoir vu, souriant comme un ange, Quand à flots sur son peuple
il verse le pardon- 1 Ou que chaîné d'un siècle, il est là qui chan-
celle Et bénit l'univers d'une main paternelle.

Debout à quelque haut balcon !

Un chapeau simple et digne, ample, noble, écarlate, Sur ses
cheveux blanchis comme une braise éclate, Symbole du martyr
et de la charité.

Mais le peuple ébloui ne voit que son visae:e.

Ravissante figure, humble et vivante image 1^

De l'auguste Divinité I

■(Voyez son pied : la pourpre à son pied brille encore :

Ce messager qui doit du couchant à l'aurore

Porter l'ardent flambeau, sa chaussure est de feu.

Mais il irait pieds nus, que le peuple de Rome

Murmurerait, frappé : '* C'est un roi que cet homme !

Ou bien, c'est Jéhovah, c'est Dieu ! "

Blanche comme la neige et comme la justice, La robe du Pontife, à l'innocent propice.

Blesse l'œil du méchant qu'agite le remord.

Serpent haineux, caché sous l'autel et le trône, La Révolution, qui d'ombres s'entourne.

Ne peut fixer ce soleil d'or 1

La voix de ce vieillard, puissance surhumaine, Règne d'un pôle à l'autre, et règne en souveraine. Tout autre prince, un peu règne par le canon : De l'âme franchissant l'intime sanctuaire.

Lui règne au fond des cœurs : il commande, et la terre Avec amour courbe son front I

Le vrai coucher de soleil ou vieillesse de Pie-Neuf i.yj

Quand rhomme dont la voix opère un tel prodige

Est Pie-Neuf, maintenant ' ... oh ! quel nouveau prestige t

L'hérétique lui-même enchanté se surprend I

L'Église, elle, en est fière et l'écoute ravie :

L'éloquence, en effet, de sa lèvre bénie

C^ule à flots d'or comme un torrent 1

Jetez, dans l'univers, vos yeux sur chaque trône : Qu'y voyez-vous ? Souvent un porteur de couronne Sans vertus, sans prestige, et fort peu respecté. Mais notre Prince à nous, c'est un prince angélique, Pie-Neuf 1 au nom de qui l'univers catholique Lève la tête avec fierté I

Pape I Premier Pasteur de l'Eglise Romaine I Quelle grandeur : porter sur une épaule humaine La royauté du Christ comme on porte un manteau I Infaillible ici-bas : plus grand mystère encore 1 Dieu parle au fond des deux : comme un rocher sonore, Le Vatican lui fait écho 1

Mais dites, quand le Christ trouva-t-il sur la terre Plus digne Lieutenant, plus glorieux Vicaire ? Je vois sourire aux deux Celle qu'il couronna <: J'entends vingt-six Mart3rrs dont le Japon sauvage A bu le sang vermeil avec des cris de rage.

Répondre : '*' A Pie-Neuf, hosanna'* !

Intrépide gardien du plus saint héritage, L'avenir, lui, surtout, redira d'âge en âge Qu'il préféra l'exil, fidèle à son serment.

Et son nom, que l'amour avec joie éternise.

Resplendira plus tard dans le ciel de l'Eglise Comme un soleil au firmament 1

Son tendre cœur de Père est grand comme le monde : L'univers tout entier, que son verbe féconde. Dort comme réchauffé sous son large manteau. En même temps qu'à Rome il assemble un Concile, Ce pasteur soudeux fait prêcher l'Evangile Sous la hutte de l'Esquimau.

Qu'on torture à l'envi son auguste personne : Nouvel Agneau Mystique, il excuse, il pardonne : Garibaldi — Cavour — Peuples, frappez en chœur : Vous ferez bien briller des pleurs à sa paupière : De la haine, jamais 1 nature tendre et fière, Il n'eut jamais de fiel au cœur !

Gémisse sous le ciel un pays qu'on opprime, L'Irlande, la Pologne, ou toute autre victime : Le Vieillard, sans trembler, plaide pour l'innocent. Diplomates, laissez périr ce peuple frère :

Pie-Neuf est moins prudent : car Pie-Neuf est un Père, Et chaque peuple est son enfant I

Z^ vrai coucher de soleil ou vieillesse de Pie-Neuf 139

Voilà pourquoi, douleur unique !

Lorsque le fil télégraphique

Fera frissonner l'Atlantique

Et murmurer sous les flots :

" Pie-Neuf dans un tombeau sommeille, "

Le ciel, s'il veut prêter l'oreille,

Entendra, plainte sans pareille,

La terre éclater en sanglots I

Tous pleureront : roi, paysanne, Tous I l'Indien sous le platane.

Le sauvage dans sa cabane, Le mendiant sur les chemins I Oh I la foudroyante nouvelle !

La mort — ce jour-là criminelle — La mort aura d'un seul coup
d'aile Fait des millions d'orphelins I

Pie-Neuf I dernier vengeur du crime I Pie-Neuf I représentant
sublime De l'autorité qui s'abhne D'un bout dû monde à l'autre
bout !

Pie-Neuf I radieux luminaire, Dernier flambeau qui nous
éclaire !

Rayonne encor sur cette terre :

Car la nuit surgit de partout 1

Vous avez, vers le soir, sur la route déserte, Le long d'un bois
perdu, sur une plaine verte, Rencontré par hasard quelque
pauvre étranger. Il regardait le ciel d'un oeil mélancolique : Il
n'est pas gai de voir, loin du seuil domestique. L'ombre des
arbres s'allonger !

Lui se sentait là seul, bien loin de son village, Et le soleil cou-
chant teignait l'ardent nuage De cet éclat rêveur, charmant, rouge
et vermeil. Pour éclairer sa marche et consoler sa route. Oh I
comme à l'horizon le pèlerin sans doute Eût voulu garder k soleil
1

Voyageur attardé, loin du ciel qu'il oublie.

Le genre humain, Pie-Neuf, marche vers la Patrie Comme cet
étranger, — ^inquiet et songeur.

Reste sur l'horizon, consolant météore 1 Pie-Neuf, il se fait
soir : longtemps rayonne encore Sur le genre humain voyageur I

Vois ! la terre aujourd'hui t'acclame avec ivresse. Cent peuples
à ton nom tressaillent d'allégresse, Jusques à tes enfants du Ca-
nada lointain !

Que cette explosion d'amour te rajeunisse I Tu bénis l'univers
: que le Ciel te bénisse, Et que Pie-Neuf vive sans fin I

'Le vrai coucher de soleil ou vieillesse de Pie-Neuf i4i

ENVOI

Quant à Tartiste en fleur, quant à l'humble poète Qui chante et
qui se sent le cœur et Tâme en fête, Il n'entendra jamais la voix
du saint Vieillard ! Jamais il ne verra son paternel sourire 1 Mille
fois trop heureux si le chant de sa lyre Passait un jour sous son
regard !

Saint-Fnlgence du Saguenay, 1877.

SA DERNIÈRE PROMENADE DANS LE VERGER

ou

REGRETS d'un JEUNE MALADE AU PRINTEMPS

Amicus nofter dormit.

LE Saint-LapUrentf le long de ses riv^eS| Traînait encor
quelques rares glaçons.

Où le soleil donnait, de verts feuillages Déjà pourtant couronnaient les buissons* Lui, sans espoir, et Tâme plus gonflée Que les ruisseaux qui couraient sous ses yeux, Avait choisi cette roche isolée D'où l'oeil au loin voit Téglise et les deux.

De la douleur son front portait la trace, Et quand son âme exhalait un soupir, Son œil errant semblait chercher la place Où le trépas l'invitait à dormir.

La vie avant d'abandonner cet ange.

L'illuminant de son dernier reflet, Sa joue en feu — c'est un symptôme étrange — Faisait pleurer sœurs et mère en secret.

" Déjà mourir ! " soupirait-il sans cesse, —

Et dans le ciel souriait le soleil.

Les champs, les bois étaient dans l'allégresse :

Car le printemps ressuscitait vermeil.

Car tout semblait, dans la nature immense,

L'herbe des prés, l'oiseau dans le ciel bleu,

Ivre d'amour, de joie et d'espérance :

Mais lui, rêveur, disait, parlant à Dieu :

** L'hiver s'en va :— <iu'un peu de neige encore

Dans ce ravin qui fume et reverdit. ... i

Le sol tressaille, et l'arbre se colore ;

L'oiseau revient, l'oiseau, divin proscrit !

Mille parfums embaument la prairie ;
L'insecte d'or bourdonne avec amour :
Mon Dieu I quand tout se réveille à la vie.
Il est bien dur de partir sans retour !
Sa dernière promenade dans le verger 145
L'agneau bondit sur l'herbe printanière ;
Un yert feuillage habille les rameaux :
Chaud mois de mai ! mois que mon cœur révère 1
O mois béni, que tes rayons sont beaux I
— Et moi je meurs 1 . . . Insensible nature,
Pour ma douleur tu n'as donc pas d'égard I
En revêtant cette belle parure.
Viens-tu gafment célébrer mon départ ?
Beau mois de mai, de toi mon âme est pleine.
Mais aujourd'hui, ton éclat me fait mal.
Hélas I je vois le ruisseau dans la plaine Briser joyeux son
tombeau de cristal :
Mais le cercueil qui va couvrir ma cendre, Oh ! quel soleil fon-
dra son marbre noir I Dans le pays où je me sens descendre, Au-
cun matin, là, ne succède au soir 1

Gentil oiseau, palpitant d'espérance, Achève en paix ce gracieux berceau :

Peuple-le vite, afin que l'innocence Dans quelques jours chante sur mon tombeau !

Déjà, je suis étranger sur la terre

Si dans ces lieux pour jamais je m'endors, Un cœur ami priera-t-il sur ma bière ?

On n'aime guère à visiter les morts ! . . .

Eh ! bien, du moins, toi, petit oiseau, chante Sur le rameau qui me doit ombrager :

Reste avec moi ! que ta plainte touchante Après ma mort anime ce verger ! — Pauvre exilé, pourquoi cette tristesse ?

Pourquoi de pleurs ton œil s'humecte-t-il ?

Bannis, plutôt, ce chagrin qui t'opprime :

Vois ce beau ciel au-dessus de l'exil !

Frère ! la mort — quand la Foi t'illumine — C'est un chemin débouchant sur le ciel.

Un noir sentier sous les Alpes chemine :

Comme la mort ressemble à ce tunnel ! Par un vallon brumeux de la Savoie Voyez d'abord entrer les voyageurs. . .

Puis on en sort saluant avec joie Le chaud soleil de l'Italie en fleurs !

Lorsque l'automne empourpra le feuillage, Au cimetière austère et dépouillé.

Silencieux, près d'une croix sauvage, Un autre enfant priait agenouillé.

Là, chaque soir, mêlés à sa prière.

Ses pleurs disaient au malade endormi Qu'un bon ami, plus fidèle qu'un frère, Jusqu'au tombeau visite son ami.

CAMPAGNE

NUIT calme et solennelle I Oh I oui qu'elle était belle, La rustique chapelle, Sous son naïf décor I Avec ses feux magiques.

Et ses autels féeriques, Et ses joyeux cantiques :

Mon Dieu, j'y suis encor !

148 Au foyer de mon presbytère

L'astre s'allume

Au ciel sans brume ;

Chaque toit fume

Silencieux ;

La neige brille ^

Sur la charmille ; \

Minuit scintille !

Au haut des deux.

Un météore, Mobile aurore, Là-bas colore L'azur du ciel :

Lueurs étranges, Célestes franges : — Sont-ce des langes Pour
l'Etemel ? •

C'est une aurore boréale, Couleur de feu, couleur d'opale :

O belle aurore boréale, Qui dans l'ombre éclates sans bruit,
Es-tu le radieux symbole De cet Enfant dont la parole S'en vient
de l'un à l'autre pôle Chasser les ombres de la nuit ?

La messe de minuit à la campagne 149

Mais écoutez : la cloche sonne

Au clocher lointain qui rayonne.

La cloche sonne et carillonne I A réveiller tout le hameau.

' A ce signal, chaque chaumière

Magiquement soudain s[^]éclaire ;

La carriole attend, légère ;

A la chapelle I — ^il fait si beau i

A la chapelle Dieu nous appelle :

Volons vers elle, — Il fait si beau I Comme une rose A peine
éclose, Jésus repose Dans son berceau f

Berceau charmant I vrai nid fait de vert sapinage, Oi[^] dort
TEnfant-Jésus, gentil oiseau du ciel. Et voyez-le sourire aux en-
fants du village :

Son sourire est plus pur qu'un pur rayon de miel 1 Le bel
ange I il rayonne avec autant de joie Que s'il était couché sur la
pourpre et la soie. Comme il est gracieux, ce roi de l'univers Qui
naît en souriant sur quelques rameaux verts 1

150 Au foyer de mon freshyth^e

Non I pas même une humble cabane :

Sous les yeux d'un bœuf et d'un âne I Quel fils de pauvre pay-
sanne N'eût pas rouffi de naître ainsi !

Frêle Enfant que rien ne protège, Il nous arrive avec la neîg;e
Et les oiseaux blancs pour cortège.

La nuit d'automne l'a transi.

Mais sur sa paille Jésus tressaille, Mais sur sa paille Il est
joyeux.

L'enfance admire Son doux sourire :

Son charme attire L'enfant pieux.

Le chancelant vieillard, pour qui va sonner l'heure D'abandon-
ner bientôt sa terrestre demeure, Près de la crèche aussi le
vieillard prie et pleure : Cet Enfant qui sourit va le juger demain.

Et ce Juge lui semble un juge bien humain !

La messe de minuit à la campagne 151

Le lys dont la corolle exhale

Une senteur si virginale ;

La neige fraîche et matinale

Qui charge au bois les verts buissons ;

Enfin, la perle la plus belle

Avec moins de grâce étincelle

Que sa vive et calme prunelle,

Pleine d'amour et de rayons I

Mais il sommeille :

O nuit vermeill , Jésus sommeille :

Coule sans bruit.

Coule plus lente, O nuit charmante, Coule plus lente, O sainte
nuit 1

Nuit calme et solennelle I Oh ! oui, qu'elle était belle, La rus-
tique chapelle, Sous son naïf décor.

Avec ses feux magiques.

Et ses autels féeriques.

Et ses joyeux cantiques , . .

Mon Dieu, ^^y suis encor !

Chérubins de Texil, à qui manquaient des ailes,

Par le froid colorés, du feu plein les prunelles,

Nous, petits villageois, prenions 1 Enfant divin

Pour un frère venu du Paradis lointain. „

Notre âme, que fondait l'ivresse de Textase, f

Menaçait d*éclater comme un fragile vase.

L'église illuminée au milieu de la nuit

Achevait d'éblouir notre œil et notre esprit.

La Messe de Minuit, oh I c'était notre fête :

Un mois d'avance au moins nous en perdions la tête t

Nos soupirs n'étaient pas des soupirs de prophète : —

" Il faut, — demandions-nous, — que la neige ait couvert Cette roche si haute ? — et ce gadellier vert ? Ah I ce Minuit doré, lentement comme il vole I Quel plaisir ce sera : le soir I — en carriole 1 Et puis, voir ce Jésus, dont le nom seul parfois Joint les mains de ma mère et fait trembler sa voix I Voir l'église, — pour nous vrai ciel plein de mystère ! '*

De ces rêves riants rien n'eût pu nous distraire. '

Plus de jeux. Le gros chien n'était plus attelé. L'oiseau ne craignait plus nos lignettes perfides. Plus de courses non plus sur nos traîneaux rapides, — Et le gros banc de neige était presque oublié.

La messe de minuit à la campagne 253

La veille au soir enfin, pour nous lever à l'heure, Nous jugions plus prudent de ne nous pas coucher : Tous les autres dormaient : nous, seuls dans la demeure, Nous faisons sentinelle, asfiis près du bûcher. Ah I gentils souvenirs parfumés d'innocence.

Vous êtes gais comme elle et frais comme Tenfance. J'ai vu naître depuis Jésus loin du hameau :

Dans les villes surtout, quel superbe étalage ! Quelle magnificence autour de son berceau !

Mais tout cela vaut-il les Minuits du village ?

Nuit calme et solennelle I Vieille et sainte chapelle, Si riante et si belle Sous ton naïf décor :

Avec tes feux magiques, Et tes autels féeriques, Et tes joyeux cantiques.

Te reverrai-je encor ?

A MADAME L..., DE QUÉBEC

LA mère a dans sa chambre un doux petit calvaire : C'est un prie-Dieu brodé, que sa douleur vénère. Des fleurs à gros relief en ornent le dessus. Qui donc a fait ces fleurs, découpé cette frange ? Un artiste émérite ? Une duchesse ? Un ange ? Non. — Mais ce sont les mains d'enfants qui ne sont plus I

iS6 Au foyer de mon ^eshytire

Chacune, pour créer ce meuble de famille, Mit un peu de son âme, et quelques coups d'aiguille. La couleur est voyante, et le meuble est fort beau. A son aspect pourtant son cœur entier frissonne : C'est à ce beau prie-Dieu, que sa tête g^sonne : — <jes mains qui l'ont brodé sont toutes au tombeau I

Au-dessus, cinq portraits — navrante gfalerê.

C'est le doux rendez-vous. La mère y pleure, y prie.

Ses filles, son mari, là rayonnent au mur.

La Mort — faucheur pressé — gfroupe là sa famille.

Autour d'elle, la Mort à grands coups de faucille.

Frappe sur chaque épi, — même avant qu'il soit mûr I

. O femme I tu sauras ce que c'est que la peine : Elle emplit ton
ggrand cœur comme l'eau la fontaine. Ne perds jamais des yeux le
ciel, le beau ciel bleu. A ton foyer muet, le soir, prie en silence ;
N'allume pour flambeau que la sainte espérance : ~- Tu les verras
planer autour de ton prie-Dieu I

Son prie-Dieu 157

Oh I je les ai connus, ces êtres que tu pleures :

Dans leur intimité j'ai passé bien des heures.

Quels caractères d'or ! Je veux être discret.

Un trait, pardon — ^mon cœur veut qu'enfin je le dise :

Leur pieuse amitié décora mon église t

—J'avais promis, pourtant, de garder ce secret.

8«int-idoaard de LotbinièfiD, Février 1881.

CANTIQUE AU SACRÉ CŒUR

FRÈRES, debout dans la chapelle :

Un chant d'amour au Sacré Cœur I Au Sacré Cœur qui nous appelle
Un chant d'amour, un chant d'honneur I Le ciel ouvert,
c'est sa victoire :

A lui donnons-nous sans retour.

Au Sacré Cœur un chant de gloire !

Au Sacré Cœur un chant d'amour t

* N. B[^] — S'adresser à Pautenr pour la musique.

i6o Au foyer de mon preshythre

L'iniquité couvrait la terre :

L*enfer allait nous eng[^]loutir.

Jésus monta sur le Calvaire :

Soudain Ton vit le ciel s*ouvrir.

On a cloué ses mains divines, Ses mains qui détachaient nos
fers ; Et Ton a couronné d*épines Celui qui fermait les enfers I

Mais la tempête aujourd'hui gronde, La tempête gronde bien
fort Il a déjà sauvé le monde,-*[^] Jésus peut le sauver encor. La
Sainte Église est en souffrance ; L*enfer partout semble vain-
queur :

Le Sacré Cœur est Tespérance, — Prions, prions le Sacré Cœur

1

Le poids du jour souvent nous pèse :

Le chemin du ciel paraît noir.

Le Sacré Cœur est la fournaise, Le feu qui rallume Tespoir.

Si le voyageur dans la plaine Sous son fardeau tombe ou fléchit, — Le Sacré Cœur est la fontaine, La fontaine qui rafraîchit I

Cantique au Sacré Cœur

Jésus, prisonnier volontaire/ Habite encor sur chaque autel
L'amour le retient sur la terre :

N'allons plus l'abreuver de fiel.

Le Sacré Cœur est le symbole De son amour tendre et vainqueur :- Oh I que chacun de nous console, Console enfin le Sacré Cœur I

UNE LARME CHRÉTIENNE EST UNE PRIÈRE

GRAVE et serein, le front rayonnant d'espérance, L'aimable vieux pasteur parcourait en silence Son muet cimetière inondé de soleil.

C'était un jour d'automne aux jours d'été pareil : En irisant les croix, une lumière rose Leur faisait perdre un peu de leur aspect morose. Quelques flocons de neige étaient déjà venus, — Mais les flocons hâtifs sur l'herbe étaient fondus, Et le soleil, joyeux de répandre la vie.

Souriait avec grâce à la terre flétrie.

164 Au foyer de utom presbytère

Des insectes venneils, rédiaiiffés doucement. Ressuscitaient de joie et boaidonnaient gaiment. Et de grosses fotinnts. peu-plade aux noiis ootsages. Montaient encor le long des peaplieis sauvages : Elles Toulaiient goûter, snr raibre tonjouis rat. Une goutte de ne avant le froid hiver.

Lui, faisant â ses morts sa visite rêveuse,

Avait choisi pour siège une roche mousseuse.

Tout près, le sol était frakhement remué :

Le pied du fossoveur, dans le sable imprimé.

Emut le vieux pasteur, et, pour mieux se distraue.

Il détourna les yeux, puis ouvrit son bréviaire :

Le vieux prêtre aime tant â prier pour ses morts !

Ces intimes plaisirs sont ses plus doux transports.

Il pria quelque temps ; mais, trahissant son âme.

Ses yeux comme voilés du sens perdaient la trame ...

Ses yeux voulaient pleurer : il ne résista pas : —

" Pauvre enfant I qui donnait sous terre â quelques pas ! \

Une heure auparavant, jeune fleur parfumée,

Je Tavaïs en surplis là moi-même inhumée, —

Et la voilà tout seule, au fond de ce cachot ! . . . —

— Mon Dieu, qui sont ces pas qui me foulent là-haut ?

De qui cette voix tendre et ces fraîches prières ?
Est-ce vous, jeunes sœurs ? est-ce vous, petits frères ?
Une larme chrétienne est une prière 165
Votre voix a changé, mais qu'elle est douce encor !
Comme elle rafraîchit ce séjour de la mort !
Car sur ce lit nouveau je suis bien mal â Taise :
Comment dormir un peu sur cette chaude braise ?
Il fait aussi bien noir : et je brûle pourtant !
Car mon petit cercueil est devenu brûlant.
Mais depuis que j'entends des pas, là, dans la mousse,
Des prières, des pleurs . . . ma prison est plus douce î
Dites-donc : est-ce vous, qui murmurez mon nom
Et qui marchez ainsi là-haut dans le gazon ?
— Eh bien, non, chère enfant : ce ne sont pas tes frères
Qui répandent sur toi ces pieuses prières :
Non : c'est ce visiteur, grave et de blanc vêtu,
Et qui t'a confessée, un soir. . . t'en souviens-tu ?
Il te parlait, tout bas, du ciel, d'une autre vie. . .
Des pleurs parfois coulaient sur ta joue amaigrie.
C'est lui qui pour calmer, pauvre enfant, ton effroi,

Promit de revenir ici prier pour toi. —

Tu craignais assez peu le brûlant Purgatoire :

Mais ce qui t'effrayait, c'était la fosse noire :

Solitaire cachot de fantômes peuplé.

Ce souvenir, mon ange, ici m'a rappelé :

C'est ma voix qui te pleure, et prie, et te console : —

C'est la voix de ce prêtre à l'austère parole.

Qui te grondait parfois : qui, si tu t'en souviens,

T'arracha sans pitié plus d'une fleur des mains.

Tu trouvais quelquefois ses paroles cruelles :

Il surveillait, jaloux, la blancheur de tes ailes.

Encore ce matin, auprès de ton cercueil.

i66 Au foyer de mon presbytère

Il semblait — seul — ne prendre aucune part au deuil :- Il refoulait sa peine au fond de sa poitrine ! Pendant que ta famille au haut de la colline L'âme pour toi brisée en cercle te pleurait, — Le prêtre, les yeux secs, sur tes cendres priait. Mais la famille vite au loin s'est dispersée, Et tu n'es déjà plus présente à sa pensée.

Lui te pleure, à son tour. Et chez lui, la douleur, Ce n'est pas seulement un brisement de cœur : C'est bien plus que cela, car c'est une prière Qui fait fleurir la joie au fond du cimetière : — Car le prêtre, vois-tu, jeune hôte du trépas. Car le prêtre est l'ami

de ceux qui n'en ont pas : L'ami des oubliés, que n'aime plus personne, — Des oubliés surtout que la tombe emprisonne ! "

Sainte-Croix de Lotbinière, Mars 1876.

REFRAIN

Console-toi I bénis Dieu, pauvre mère : - Dans ce cercueil dort un ange immortel.

Console-toi : l'enfant n'est plus sur terre.

Déjà là-haut ton enfant plane au ciel !

POUR ce beau ciel, qu'il reçoit en échange, Que laisse-t-il ? un douloureux berceau.

Avec bonheur prions-le : c'est un ange 1 Alléluia sur ce riant tombeau 1

i68 Au foyer de mon presbytère

Voyez ces fleurs, cette blanche couronne, Ces doux flambeaux, ce décor virginal.

Sur ce cercueil l'allégresse rayonne :

L'ange retourne à son pays natal I

Hier encor comme nous dans les larmes, L'enfant prenait notre chemin ardu.

Mais Dieu l'appelle, et déjà plus d'alarmes Il part à peine, et le voilà rendu 1

Mère I ton ange au ciel saura sans doute Qu'il a quitté ses parents dans les pleurs.

Console-toi 1 car le long de ta route Dieu l'enverra te porter quelques fleurs I

Où n'enfin, que ton cœur se console :

Chaque soupir est un soupir de trop.

Loin de .tes yeux tu te plains qu'il s'envole : A ta couronne il travaille là-haut !

NOUVELLE ALLIANCE

CE peuple canadien, béni, choyé du ciel, Je l'ai vu se presser autour d'un même autel : Je l'ai vu de mes yeux réuni dans ces plaines, De la foi plein le cœur, et du sang plein les veines. Dressé sur le sommet des Buttes-à-Neveu, L'autel, nouveau Sina, se couronnait de feu.

Ces plaines d'Abraham, d'ordinaire si vertes. Dès le lever du jour s'étaient soudain couvertes D'un flot multicolore, harmonieux, mouvant :

C'était comme tme mer au flot calme et vivant.

Et la marée humaine, à tout moment accrue, Montait, montait toujours, en étonnant la vue. Sur ce bel océan, pas de vents en fureur :

Mais un profond murmure imprégné de bonheur.

Pas d'écume : partout des drapeaux d'or, de soie. Jaillissaient de la mer comme du cœur la joie. Les rouges étendards éclataient sur les flots Comme au-dessus des blés de grands coquelicots. Un vieux drapeau surtout, haché, noirci de poudre, — Sorte de vétéran consacré par la foudre — Éclipsant à lui seul des milliers d'étendards, Semblait avec orgueil attirer les regards :

Lambeau taché de sang, noble et sainte relique Dont se pare aux grands jours la sombre Basilique ! Jadis, au bord des flots du Lac Saint-Sacrement, Ce drapeau, bravant là les Anglais hardiment. S'était enfin, parmi tant d'autres héros pâles. Affaissé sur sa hampe où mordaient trop les balles. Mais ce drapeau français — ah ! mon Dieu, le dernier I- N'eut pas du moins l'affront d'être fait prisonnier ! L'étendard que ma Muse avec respect déroule, Avait donc ses motifs d'électrifier la foule.

C'était ce blanc drapeau qu'aux champs de Carillon La gloire avait doré d'un suprême rayon.

Et qui, ce matin-là, porté par nos Zouaves, Se retrouvait chez lui dans ce groupe de braves I A droite de l'autel il flottait radieux — Vieux symbole criblé d'un passé glorieux !

C'était comme un fantôme irisé de vaillance

Nouvelle alliance 171

Qui nous apparaissait dans l'air : c'était la France !

O lambeau retrouvé dans un obscur sillon ^

Sacré palladium, drapeau de Carillon :

J'ai, parmi mes bonheurs, un bonheur plein de fièvre :

Celui d'avoir sur toi porté, tremblant, ma lèvre !
Celui d'avoir un jour senti, tout frissonnant.
Tes franges au hasard me frôler en passant :
La France d'autrefois, la vieille France aimée,
Elle m'a donc touché de son aile embaumée !
Et la marée au loin montait, montait sans fin,
Et sa vague inondait tout l'immense terrain.
Pas de monstre hideux hurlant sous cette houle :
Mais de ces calmes flots, mais du sein de la foule,
Échangeant des accords et des refrains amis.
Réveillant mille échos dans le ciel endormis,
Cent vingt corps de musique épanchaient sur la plaine
L'enthousiasme ardent dont la foule était pleine :
De chaque peloton brillamment costumé
S'élançait, bondissant, comme un hymne enflammé !
Le peuple avec transports chôma sa grande fête.
Champ d'honneur sous les pieds, ciel ouvert sur la tête.
Des quatre vents, de tous les points de l'horizon,
La Patrie eut bientôt, d'un coup de son clairon,
Réuni, palpitants, ses enfants sous son aile.

ij2 Au foyer de mon presbytère

Ma jeune nation, mon Dieu qu'elle était belle

Ce jour-là I Mes regards la contemplant encor,

Cette messe superbe avec son grand décor. .

Ils ébranlent toujours mon oreille et mon âme, . ,

Ces canons qui chantaient en vomissant la flamme, '

Ces fifres, ces tambours, ces chœurs aux mille voix, , -^

Répétant à Tenvi : " Seigneur 1 j'aime et je^crois ! " . j

Faisant écho là-haut, la voix de Dieu sans doute

Disait : *' Gloire et longs jours au peuple qui m'écoute !

Paix au peuple qui fut bercé par son clergé :

Un peuple ami du prêtre est dû ciel protégé I "

L'Évêque, — un saint vieillard, — ^tenant la Sainte Hostie,

Bénissait aussi lui notre heureuse patrie :

Comme il dut tressaillir, quand élevant les bras

Sur ce vieux champ de gloire où dorment nos soldats.

Le Pontife, ombragé d'éloquentes bannières,

Vit descendre le Dieu pour qui mouraient nos pères I

Là, le sang de Montcalm semblait encor fumer :

I^ sang du .Christ, venant ce jour-là s'y mêler,

La jeune nation, sous sa robe de vierg^,
Le firmament pour tente et le soleil pour ciei^.
Entre elle et Dieu signa comme un pacte étemel :
On rivait à jamais la Patrie à l'autel 1
Religion, patrie, — oh ! l'union féconde I
Elle suffirait seule à transformer le monde I
Sur ces paisibles bords elle a suffi déjà
A faire ce qu'il est notre beau Canada.
Que toujours ces deux soeurs, — Religion, Patrie, —
Marchent, main dans la main, le chemin de la vie I
Nouvelle alliance 173

Pour que ce pacte saint, harmonieux, fécond, Soit ce que Dieu demande, — éternel et profond. Que nos hommes d'État, que nos hommes d'Église, Se lient d'une amitié qu'aucun souffle ne brise. La cadette et l'aînée ont chacune leurs droits Dont la stricte limite est obscure parfois :

Pour que l'une des deux ne soit pas mécontente, Il faut dans les rapports de l'amour, de l'entente. Mais ne séparons pas ces deux augustes sœurs, Au forum, au foyer, pas plus que dans nos cœurs I Sans la religion, l'état languit sans force : C'est un arbre bâtard, sans sève et sans écorce. Mais ici, dans les lois, dans l'école, partout. Elle circule à flots : aussi, l'arbre est debout : Debout,— et tout chargé des fleurs les plus divines I Debout, — et

sous le sol plongeant loin ses racines 1 Debout, debout et fort, —
parce que, grâce au ciel. L'arbre national fleurit près de l'autel 1

O pays plein de foi, d'honneur et d'espérance :

Avec le ciel tu viens de refaire alliance !

C'est sous l'aile de Dieu que l'on t'a vu grandir.

Et c'est là que tu veux succomber ou fleurir 1

Jeune peuple, ah ! courage ! et grave daqs ton âme

Ce mot gravé déjà sur un bel oriflamme : —

" C'est la religion qui sauve une cité :

Dieu, qui connaît les siens, combat à leur côté ! "

Peuple, rappelle-toi ton enfance orageuse :

Dans un berceau d'osier, sur une mer houleuse,

Par la vague en fureur on t'a vu balloté :

Mais pour veiller sur toi ton clergé t'est resté.

Quand chevaliers, seigneurs, bourgeois, fuyant l'orage,

T'abandonnaient un jour vagissant sur la plage,

Seul, ton clergé resta pour partager ton sort :

Car ton. clergé, vois-tu, t'aime jusqu'à la mort 1

Il a pansé ta plaie, il a plaidé ta cause ;

Et c'est à sa chaleur, ô peuple, qu'est éclos

La vaillante phalange au cœur toujours français
Devant qui dut plier la morgue des Anglais.
Ces grands hommes d'État dont ta mémoire est pleine,-
Parent, Morin, Bédard, Sir George, Lafontaine . . .
Tous les mâles soldats de ce fier bataillon
Devant qui l'Angleterre a baissé pavillon ;
Qui brisèrent enfin la verge de tes maîtres, —
Qui donc les a formés, si ce ne sont tes prêtres ?

Tu le sais I ton grand cœur me devance, et ta voix Jure d'aimer
toujours l'autel en qui tu crois I Autour de ton clergé, plus que ja-
mais tu jures De resserrer tes rangs pour les luttes futures : Tu
veux respirer d'aise encor, sous ce drapeau Dont la majesté sainte
ombragea ton berceau !

Nouvelle alliance 175

I^ans

O peuple I I ce serment tiendras-tu ? — Milans doute I Fidèle
à ton passé, tu poursuivras ta route, Saintement orgueilleux de
tes grands souvenirs. Quand on l'a baptisé dans le sang des mar-
tyrs, Chaque fois qu'un pays trahit pareil baptême

Souviens-toi que le ciel répond par l'anathème !

Saint-Édonard de Lotb!nière, Février 1881.

LA TERRASSE FRONTENAC

ie n'ai va, ni Venise un soir à sa gondole, Ni Naples, ni T[^]tna :
pourtant, je m'en console I r f ai vu, rayonnant au soleil de midi,
Québec, perché là-haut comme un aigle hardi.

Je Tai vu panaché de veillas et de brume, Et je rai vu Tété sous
son plus beau costume. Mais je Pai vu, surtout, le soir, quand le
soleil Teint tous ses horizons de pourpre et de vermeil. Pour
chanter à Tenvi ses laides paysages.

Montons à la Terrasse, à dix pieds des nuages.

la

178 Au foyer de num presbytère

Sous ces kiosques chinois n'allons pas nous assecnr Pour
mieux jouir encor de la fraîcheur du soir, Pour n'avoir sur les
yeux ni coupoles ni voiles Qui nous cachent un coin de ce ciel
plein d'étoiles, A la gille de breMue accoudons-nous, rêveur ; Et
là, volent mes vers : ils vexit partir du cœur I

Je t*ainie, ô ma Terrasse, ô ma Terrasse unique Ta rivale n'est
pas sur ce 6OI d'Amérique.

Je t'aime, — et l'étranger toujours t'appellera : L*étincelant bi-
jou de mon beau Canada 1

Je t'aime, ô ma Terrasse aux aspects grandioses : Il voltige à
ton front des souvenirs si roses I Quel Canadien n'a pas, par un
beau soir d'été, Connue l'enivrement de ton site enchanté ?

Humé, grisé d'espoir, l'arôme de tes grèves,. Aux lèvres le cigare, au cœur les plus doux rêves ? Et qui ne se rappelle avoir, ô ma Terrasse, Ivre de bonne humeur, de silence et d'espace, A la seule clarté de tes nuits d'Orient, Causé sans gêne ici jusqu'à minuit, souvent ? Après avoir sous clef, le soir, à son bureau, Mis ces mille soucis qui brûlent le cerveau, Quel flâneur, gravissant ta superbe falaise.

N'a senti sa poitrine enfin respirer d'aise

La terrasse Frontenac 179

Devant ce paysage où la nature et Tait Conspirent à Tenvi pour charmer le regard :

Ce paysage frais, gracieux et sublime, — Ces monts d'axur où Pœil volé de cime en cime, Ces monts lointains sur qui des nuages brillants Passent à gros flocons comme des aigles J^lancs ; Là, la grande cascade au refrain monotone ; Puis rîle d'Orléans, dont chaque toit rayonne ; Ici, Lévis qui prend fièrement son essor Comme un gai satellite autour d'un soleil d'or; Puis là-bas, Charlebourg, sur un terrain qui penche, Semblant sortir du bois comme une perdrix blanche ; Puis de riants coteaux couronnés de villas, Des forêts de sapins, des bosquets de lilas ; Puis, pour miroir à tout, cette rade profonde Où les vaisseaux, venus des quatre coins du monde, Perdant souvent leur ancre en nous disant bonsQjr, Semblent laisser leur cœur et nous dire : au revoir 1 C'est un enchantement : plus de mélancolie I L'espoir vous monte à Tâme, et vous aimez la vie 1 Dans cette rade en feu, sous ce ciel de saphir, Votre œil ému croit voir un reflet d'avenir I

Terrasse I s'il voltige à tes murs poétiques Un essaim parfumé de souvenirs magiques, Il plane autour de toi des souvenirs si

grands I ÉBMHÉHfeHHvpaïy sur tes sommets géants, essé les
drapeaux les plus beaux de la terre —

i8o Au foyer de mon preshyth'e

Leblanc drapeau de France, et celui d'Angleterre ?

De ce cap Diamant qui vit Montcalm mourir,

A qui Dieu dit un jour : Cède, mais sans roug[^]ir I

De ce vieux boulevard teîlit de [^]ang et de gloire.

Terrasse 1 n'es-tu pas le témoin qu'il faut croire ?

Ces nuages derés, qui flottent dans ton ciel,

Ne sont-ils p>as pour toi comme un nimbe immortel ?

Je t'aime, 6 ma Terrasse, et je veux qu'on t'admire :

Car vois-tu, — laisse-moi le dire et le redire, —

Vois-tu, le Créataur, l'artiste magistral,

Creusa sous tes regards un fleuve si royal 1

Pour se mirer au sein de ces ondes verdâtres.

Il inclina si bien les bleus amphithéâtres !

Ce peintre de l'Eden de son brillant pinceau

Sut si bien nuancer tout ce divin tableau,

Ce tableau fait exprès, 6 ma belle Terrasse,

Pour XK}ieux mettre en relief ton orgueil et ta grâce I

Vraiment, Dieu, prodiguant les îles et les monts,

Pour cadre t'a donné ses plus beaux horizons !

Mais quand il eut vidé sa corne d'abondance

Dans)es plis verdoyants de ton pastel immense,

Il t'empourpra surtout d'un si divin reflet

En y faisant jouer les drames que l'on sait 1

Je t'aime I et pour te peindre, oh I ma strophe est bien pâle
Car sur le globe entier tu n'as pas de rivale I Laisse-moi t'appeler
dans mon cœur, dans mes vers : Le bijou préféré de ce bel uni-
vers I

La terrasse Frontenac iSi

Mais ton panojrama — cette crainte me navre — Deviendrait à
mes yeux morne comme un cadavre Si jamais, du sommet de ton
site adoré, L'œil devait contempler un pays ég:aré !

Tu semblés ceindre au cœur la vieille citadelle : D'un passé
plein de foi sois le blason fidèle I Que la foule peuplant ton bal-
con souverain Ne roug;îsse jamais du credo de Champlain !

Ce qui charme, vois-tu, sur ces monts, dans ces plaines, Ce
sont ces blancs clochers qui brillent par centaines, Et qui lancent,
joyeux, vers le gai ciel natal. Leur concei±d'angelus si grand, si
musical.

♦ Terrasse! *puisses-tu, pour l'âme et les oreilles, Garder au-
tour de toi ces vibrantes merveilles I O pays que j'adore, 6 mon
pays si beau :

Avant d'être apostat, descends dans le tombeau !

Ma terrasse, je t'aime ! — et si l'on veut sourire, Voici tout le secret qui fait chanter ma lyre : Mon pays, dont ici je sens battre le cœur.

Rayonne, palpitant, dans ta riche splendeur !

Saini-JÉdouard de Lotbinière, Juin 1881.

"CjST

IMPERTINENCES A L'EAU DE ROSE

Nos écrivains sont fort nombreux La Patrie en est radieuse.

Ma muse, elle, un peu trop riieuse, Les prend à peine au sérieux.

Rire à leur barbe avec délices, Tout en leur brûlant de l'encens, Ce sont là ses jeux innocents ; Je n'approuve pas ces caprices.

i84 Au foyer de mon presbytère

Non. — Du fond de mon cabinet, Nos écrivains je les admire.

Je me garderais bien d'en rire :

On me coifferait d'un bomiet 1

Je veux encor moins sur Fenclume Les marteler brutalement :

Mais, chatouïUons-Ies seulement . .

Avec une barbe de plume.

Bien — ^Je commence par LeMaj, C'est une féconde prairie.

Il en a la monotonie, Mais aussi le charme embaumé.

Vous vous dites : Trop de verdure, De ruisseaux, d'oiseaux
veloutés.

Tout de même, vous écoutez, Coudes cloués sur la clôture.

Impertinences à Veau de rose 185

Poisson tourne d'aimables vers.

Mais il n'a pas le vol des aigries.

Comme un doux pigeon dans les seigles, Il becqueté les gazons
verts.

Il semble avoir pris pour devise :

Mon Dieu, pourquoi travailler tant I Pour mes vers, pas plus
de tourment Que pour mon devant de chemise !

Faucher ne nous fsdt pas languir I Sa plume est suave et
pimpante.

Comme une étoile à la brunante, Il fait rêver, — sans éblouir.

Je prise fort Benjamin Suite !

Plein d'esprit, d'érudition.

Ses vers sont san^ prétention :

Le mot renferme un grain d'insulte.

Vive l'aimable De Gaspé I Quel vivant pinceau que sa plume 1
Je voudrais être en son volume, Même sous les traits de José.

t86 Au foyer de mon presbytère

Chatnreau, c'est un esprit d*élite I Prosateur souple et
pomponné.

Dans la strophe il paraît gêné Comme un soldat dans sa
guérite.

Marmette a choisi le roroan, Pays scabreux de sa nature. Jo-
seph, je crains pour ta monture Tes harnais sont faits de ruban.

Je préfère Gérin-Lajoie :

Ses héros regardent le ciel,

Et Tintrigue, avec naturel,

Sous vos jeux marche et se déploie.

Pour dire à fond la vérité, Marmette n'est pas sans mérite :

Non, non, certes I Mais qu'il évite Le genre trop décolleté.

Du " croustillant " qu'il nous délivre Dans ce pays plein de
glaçons.

Il faut que filles et garçons . .

S'habillent même dans un livre.

Impertinences à Veau de rûSâ 187

Sans viser à l'inattendu,

Buies vous surprend toujours son monde.

Il est connu loin à la ronde,

Ce trop célèbre enfant perdu.

Muse I muse I par tes caresses Apprivoise ce pauvre cœur. Je
crois sa muse un peu ta sœur ; J'ai pour cet homme des
tendresses.

Buies ! — Un esprit original, Toujours sous sa phrase pétille :

C'est une étoile qui scintille Sous un beau globe de cristal.

L'étoile doit dans les nuages Répandre en haut ses verts reflets
Buies I laisse donc les feux-follets Planer seuls sur les marécages.

Gâgnon, spirituel causeur, Charme l'esprit comme l'oreille :

S'il fait ronfler l'orgue à merveille, Il tient éveillé son lecteur.

x88 Au foyer de mon preshyth-e

Mais je charge un peu la peinture.

Allons, soyons impartial :

L'éloge n'est plus musical Dés qu'on a rompu la mesure.

Gâgnon est un homme de sens :

La preuve, c'est qu'il me répète Que je perds quelquefois la
tête En prodiguant un peu l'encens.

Myrand court trop la métaphore ; De l'idée ; un peu trop de
fleurs.

Donnelly, bel astre d'ailleurs.

Reste toujours à son aurore.

Bégin rehaussa mon écrin.

Il est savant comme un gros livre.

C'est à longs traits que je m'enivre Au puits de ce Bénédictin.

Prendergast est une sylphide Qui ne manque pas de reflet :

C'est un insecte qui promet, — Quoiqu'à l'état de chiysalide.

Impertinences à l'eau de rose 189

Avant ^qu'il parte, oublierons-nous Notre consul français Le-
faivre ?

Avec un vrai talent d'orfèvre Il vous cisèle ses bijoux.

Je cherche quel pinceau colore Le mieux les bulles de savon.

Le soleil m'offre son rayon :

Fabre sur lui l'emporte encore.

Fabre se fait surtout priser Des gourmets en littérature :

Toujours narquois, léger d'allure, Il nourrit peu, mais sait
griser.

Le lecteur déguste sa grâce Comme un gourmet, de soif brûlé.

Suce, avec un chaume de blé, Un fin cteiret-punch à Ja glace.

I Fabre 1 ton encrier gaulois

Exhale un fumet de faleme.

Mais, c'est un fumet trop moderne Un peu trop parisien, je
crois.

xço Au foyer de mon presbytère

Quelle est cette muse hautaine, Qui jase à Téglise, et qui prend
De l'eau bénite avec son gant ?

Diva superbe, ultra. . . mondaine.

C'est Fréchette, du sang des dieux.

De la verve ; mais quelle morgue !

Ses vers sont de vrais tuyaux d'oif^e, - Ronflants, dorés,
harmonieux.

Englué comme l'ami Fabre Du sophisme contemporain, On
craint toujours que le poulain Ou se jette à gauche, ou se cabre. . .

Je vais trop loin : rétractons-nous.

Fréchette, j'adore ta Ijre I Muse I si tu veux en médire, . . .

Fais cette sottise à genoux. ».

Je n'ai pas lu De Boucherville.

Mais qu'il ne m'en veuille pas trop :

L'occasion m'a fait défaut.

Ah I si j'étais près de la ville 1

Impertinences à Veau de rose 191

Mais à défaut d'auteurs vivants, Je relis, pensif, et j'annote Pa-
rent, Gameau, Ferland, Turcotte :

Ces défunts, ma foi, sont charmants.

Quand je veux lire Crémazie, Je sens des pleurs mouiller mes yeux :

Quel sort ! mourir sous d'autres deux, Lui I cet amant de la Patrie !

Son vers sonne comme un clairon.

Quel soufiSe vrai I quelle envergure I Sa strophe est laige sans enflure :

C'est l'fugle de notre Hélicon.

Casgrain : — plume souple et féconde I Comme ces ruisseaux du Pérou Qui roulent l'or.... et le caillou.

D'éclairs sa phrase nous inonde.

Eugène Dick et Bourassa Donnent tous deux dans la nouvelle :

Ils ont du style, ils ont de Taile :

Le public lettré les lira.

** Monsieur l'abbé, ça devient fade I " Nous dit Tespiègle Evanturel.

Oui ? — psisse le poivre et le sel, Et jetons-en sur la salade.

Le jeune Eudore, est-ce un condor, Un merle blanc, une sarcelle ?

C'est une tendre tourterelle ; — Ce n'est pas la poule aux œufs d'or.

Chapman a fait les " Québecquoises. "

J'ai dit cela tout haut : sais-tu

Ce que l'écho m'a répondu ?

— Chapman a fait " des Iroquoises. "

Évanturel et puis Chapman A défaut d'aile ont de la plume :

Preuve : c'est que sur leur volume On dort comme sur un divan.

Relirai-je les " Québecquoises " Et les sonnets d'Évanturel ?

Délivrez-moi, Père Étemel, Délivrez-moi de ces angoisses I

Impertinences à Veau de rose 193

Allons, il faut parler raison.

On allait crier au corsaire, — Et je crois que ma poivrière A perdu, ma foi, son bouchon.

Je dis : Chapman a de Tétouff e.

Eudore est fort originaL Si j'en ai dit tantôt du mal, Je l'ai fait pour emplir la strophe.

Ils ont souvent le feu divin, — Et, comme la mer, leurs ouvrages, A travers mille coquillas:es.

Roulent des perles c'est certain.

Muse ! oh I vois donc, lève la tête :

Connais-tu ces trois citoyens ?

Taché, Trudel — deux canadiens 1 Routhier — qui n'est pas le plus bête !

Routhier I ton nom dans notre ciel Déjà rayonne en traits de flamme.

Des deux mains le pays t'acclame.

*' Notre maître, " oh I sois immortel I

La foi du Christ est ta boussole.

Ton astre, c'est la vérité.

Ma muse, à ton front respecté.

Déjà contemple une auréole.

L'Eglise pour toi, cœur vaillant, N'est pas une abstraite chimère :

Tu l'adores comme une mère.

Et tu la défends bravement I

Hommage à vous, grands patriotes, Hommage à vous, fermes penseurs.

Marchez : vos pâles détracteurs Ne chausseront jamais vos bottes I

LaRue est un esprit mordant,

Original, et didactique.

Il est aussi fort laconique. . . .

Muse I allons, plus de coups de dent.

Voici des piocheurs fort utiles :

Tanguay, Laverdière, et Tassé.

Ils fouillent à fond le passé Pour exhumer de beaux fossiles.

Impertinences à Veau de rose 195

Poirier, Desrosiers, Tardivel, . . .

Méritent bien sûr qu'on les pende :

Tous nos bijoux. . . de contrebande, Ils nous en font du vil nickel.

N'éveillons pas ce nid d'abeilles Il y va de mon intérêt \ Je préfère ôter mon bonnet — Ou l'enfoncer sur mes oreilles 1

Je risquerais un compliment :

Mais on va dire que j'encense Afin de désarmer d'avance Leur impartial jugement I

Legendre travaille en dentelle Mais a-t-il bien le feu sacré ?

Il brode avec du fil doré ; Mais sa flamme est artificielle.

Pour de la grâce, pour du sel, Oh ! plein son bel encrier rose,
— Surtout quand il nous sert sa prose Sous le masque de Gabriel.

ig6 Au foyer de mon presbytère

Oscar Dunn, Montpetit — deux plumes Qui dorent le nom canadien, — Mais, bien entendu, pas pour rien.

Allons, me voilà dans les brumes.

Quel est ce pigeon voyageur ?

L'Italie a teint son plumage.

C'est Landry, dont le chaud langage Me paraît l'écho d'un grand cœur.

N'est-ce pas une jeune étoile Que ce reflet rose et lointain ?

C'est la muse de Beauchemin, Qui jette un éclair, et se voile.

Caouette est tout à fait en fleur :

Sera-t-il poire, prune, orange ? . . .

Aux doigts la plume lui démange :

Je le salue avec bonheur.

Voici deux princes de la plume :

Pelletier, Thomas Chandonnet.

Côte à côte — qui le croirait ! Mais une fois n'est pas coutume !

Impertinences à l'eau de rose i<)>i

Si quelqu'un veut que Provancher Ignore une plante secrète,
Que le bon Dieu crée en cachette La plante qu'on veut lui cacher.

Provancher I — ^malgré ses filloches, Les insectes n'en ont pas peur :

Prenant pour un d'eux ce chasseur, Ils vont d'eux-mêmes dans
ses poches 1

On ne dit pas de ce savant Que l'homme a blanchi dans Tétude
:

Il n'est pas blanc. L'écorce est rude.

Mais, — le cœur est de diamant.

Qui n'adore la bonhomie De cet original causeur, A qui l\$
phrase fait horreur, Dont le style est toujours en vie.

On devine qui j'ai nommé.

Le ricaneur Père Laçasse

Écrit comme on fauche — ^â la brasse.

Mais quel bon foin vert, parfumé !

içS Au foyer de mon presbytère

Tarte, Desilets, Houde, Dionne, . . .

Portent, hardis, le drapeau bleu.

Pacaud» David, Barthe . . . Morblea,- Respect aux enfants de
Bellone !

Halte 1 si j'allais agacer Tous nos belliqueux journalistes î Ces
redoutables polémistes M'auraient bientôt fait trépasser !

Muse, il faut replier tes ailes.

Rangaine tes vers indiscrets.

Dans l'air j'entends siffler des traits Tu vas voir trente six
chandelles l

Voilà. Mais quel air de dédain Me montrent plus de vingt vi-
sages ?

Aurais-je, avec mes vers sauvages, Indigné le peuple écrivain ?

Impertinences à Veau de rose 199

Allons, grands hommes que j'admire, Et que j'admire tout de bon.

Prenez le style bon garçon.

Et tolérez le mot pour rire.

Écrivains sans doute immortels, Ah ! votre pose m'effarouche.

Les vers me restent dans la bouche ; Ne soyez pas si solennels.

Pour mériter votre indulgence, Puis-je assez faire en ce moment ?

Non : vous voulez absolument De mes lazzi tirer vengeance.

Grands hommes, vous dites en chœur Exterminons de notre haleine Ce moucheron né dans la plaine, Ce blanc bec un peu trop goailleur.

Eh bien donc, réglons notre affaire.

A chacun j'adresse un cartel :

A vingt battons-nous en duel, — Venez < ■ ■ § à mon gai presbytère.

ooo Au foyer de mon presbytère

Pour armes, pas de pistolets :

Des cigarettes capiteuses 1 Et moi, charmantes mitrailleuses, Je ferai cible aux quolibets.

Je promets du vin ... de camp^apitf Du cidre fait à la maison, — Mais qui (ait sautei son bouchon Comme du vrai vin de Champagne !

Enfin, pour émousser vos traits, Pour faire oublier mes outrages, Je déclamerai vos ouvrages :

J'en sais par cœur de bons extraits !

Citoyens, c'est du badînage Que je commets en ce moment.

Je babille comme un enfant :

Je vais redevenir plus sage.

Je ne veux pas vous dire adieu De cette façon trop légère :

Une muse de presbytère Doit prêcher même au coin du feu.

Impertinences à Veau de rose 201

Je ne dis pas : Rasez les cimes, Ou rasez les prés gracieux ;
C'est par là que Ton vole aux deux ; C'est ainsi qu'on fuit les abîmes . . .

Bien sûr, je perdrais mon latin A Si je vous prêchais sur la forme.

Ma sottise serait énorme De descendre sur ce terrain.

Vous souririez à ma parole.

Jeunes aigles de THélicon.

Par exemple ! est-ce au papillon I A vous montrer comment l'on vole I

Je veux seulement relever L'axiome d'un fou sublime.

Il chante aujourd'hui dans l'abîme Ce fou qui nous a fait rêver.^

Imprégné d'un lascif arôme, Précurseur de la Dame Ango, Le
très malsain Victor Hugo Posait un jour cet axiome :

2Q2 Au foyer de mon presbytère

" La poésie est un jardin Sans une pomme défendue :

Que votre muse toute nue - Y folâtre libre et sans frein. "

Oh ! cette maxime est immonde !

Oh ! cet axiome est mortel !

Frères I avant tout c'est au ciel Que l'art doit attirer le monde !

Donc 1 que votre muse toujours Soit odorante ainsi que Flore,
Rieuse comme l'aurore, — Mais pudique dans ses atours !

Quand une muse est baptisée, Qu'elle soit chrétienne en tout
lieu :

Qu'elle entre au temple adorer Dieu, Et dédaigne le Colisée.

Le Christ est l'immortel soleil.

Peinture, musique, éloquence, . . .

Que tout rayon sorte et s'élance De ce foyer riche et vermeil.

Impertinences à Peau de rose 203

Le Christ est comme la lumière :

Dans ce réservoir éternel, Les sept couleurs de l'arc-en-ciel
Semblent dormir avec mystère.

Chaque artiste, — nouveau Newton,- En faisceaux divers dé-
com|se Cette lumière bleue ou rose, Multiple il semble, unique

au fond.

Mais s'imaginer qu'il existe Deux morales, c'est une erreur :

Non : qu'avec le prédicateur A l'unisson vibre l'artiste.

Si mon brocard sent le sermon, Amis, dites-vous sans colère :

Le prêtre est toujours dans la chaire, Et son conseil est toujours bon.

Au prêtre à faire la morale I Qu'il nous cause ou non de l'ennui, Prêcher, c'est sa manière, à lui, D'avoir de la couleur locale !

/fil

PROTECTEUR DES ORPHELINS D'IRLANDE

A ma sœur d'adoption OphAiea. PLTv-GhxaioitAS, en religion

**** Sœur Karie-de-Jéat ****

AU fond, qu'a-t-il été, ce prélat humble et grand ? Entre deux nations comme un ciment vivant.

Il fut de ces choisis dont la portée échappe, Mais que pour ses desseins d'un vrai cachet Dieu frappe.

206 Au foyer de mon presbytère

Comme on ouvre aux amis son manoir de seigneur, Aux orphelins d'Irlande il ouvrit son grand cœur. Ta lettre me parlait de douleur filiale :

Sa tendresse en effet, paternelle et royale, Fit de chacun de vous, sur ce sol canadien, V

Un enfant adoptif, mais profondément sien. *

Orpheline toi-même, oh I ta douleur est belle. D'un millier de tes sœurs c'est un écho fidèle. Loin de la verte Erin vous chassait l'ouragan. La mort, comme un requin caché sous Tocéan, Surgit du sein des flots : souvenir qui vous navre. Vous avez à la mer vu jeter leur cadavre ; Avant de mettre pied en pleurant sur ces bords. Vous avez à la mer laissé vos parents morts.

Deux tyrans sans pitié, — la mort et l'Angleterre, — Vous vo-
laient, l'un vos toits, et l'autre votre mère ! Mais sous notre beau
ciel on vous tendit les bras : ' Irlandais, Canadiens, — mon Dieu,
n'étions-nous pas De vieux lutteurs meurtris par les mêmes souf-
frances ? Etrangers par le sang, frères par les croyances ? Or, un
prêtre surtout, — celui sur qui, ma sœur. Ton bon cœur aujourd'-
hui verse tant de douleur, — Or un prêtre sur qui le clergé se
reflète.

Se fit de notre accueil le fervent interprète. Il vous chercha,
non pas des foyers opulents. Mais un meilleur trésor — de vrais
et francs parents. Comme avec allégresse on se fit son complice 1
Ce prêtre disparu, que ma voix le bénisse :

Merci ! trois fois merci I Ma famille lui doit

Sur la tombe de Monsignor Cazeau 207

L'honneur d'avoir longtemps vu fleurir sous son toit L'une de
ces enfants qui forment sa guirlande, L'un de ces nobles cœurs
qui font aimer l'Irlande I Tout mon pays en deuil bénit l'umblé
Cazeau : Car mon pays le sait, si son rôle fut beau 1 Sous l'inspi-

ration de son âme d'élite, Ce prêtre sympathique eut d'instinct le mérite De rapprocher un peu, pour les rendre plus forts, Deux peuples qui sont faits pour unir leurs efforts . Et maintenant, venez, peuples d'un même culte : Irlandais, Canadiens, allons ! que l'on s'insulte. Citoyens de Saint- Roch, citoyens du Cap Blanc, Sous les yeux des anglais battons-nous jusqu'au sang. Pour briser de remords nos bâtons fratricides, Entre nos pistolets et nos haines stupides.

Nous avons plus qu'un mur, — nous avons un tombeau : Nous avons le cercueil du vénéré Cazeau !

Irlandais mes amis, et Canadiens mes frères.

Jetons dans ce cercueil nos haines meurtrières. Irlandais, honte à vous, si l'hospitalité Cesse d'être à vos yeux un titre respecté.

Honte à nous. Canadiens, si notre cœur oublie Que l'Irlandais souvent vient ici l'âme aigrie. Car, en face, voyez notre ennemi commun :

Soyons dignes au moins : pour cela, soyons un I Ayons assez d'orgueil et d'honneur pour nous dire : Si l'ennemi nous hait, du moins il ne peut rire ! Et puis, qu'advierait-il de nos rivalités — Laides, contre nature ? Ah ! mes yeux attristés,

Sur un fleuve de sang, sur un torrent qui passe, Contemplant les débris de l'une et l'autre race I

Donc, la main dans la main, Canadiens, Irlandais : Anathème à celui qui troublerait la paix I

MISEREMINI

Air : — ye me voyais au milieu

AMIS, parents, qui pleurez sur ma tombe, Priez pour moi : je m'en vais devant Dieu. Il est une heure où le plus fort succombe.

Priez, priez : mon cercueil est de feu 1

Ob I l'insensé, qui passe sur la terre Comme un convive au milieu d'un festin.

Le juste Dieu, c'est un juge sévère.

Chantez, dansez : vous brûlerez demain I Amis, parents, etc.

2IO Au foyer de mon presbytère

Oh ! redoutez ce brûlant Purgatoire.

Priez pour moi : pour vous, moi, je prierai.

Malgré ses feux, ô prison, qu'elle est noire t De mes amis déjà suis-je oublié ?

Amis, parents, etc.

Amis, parents, méditez ces reproches :

L'on nous oublie en ce sombre cachot.

Serait-il vrai qu'avec le son des cloches Mon souvenir va s'en-voler bientôt ?

Amis, parents, etc.

foy^^ ^ w<^ presbytère

Il y vient à la ronde, — J'en suis Theureux témoin, — Il 7 vient du gai monde Et de proche et de loin l

Aht aht ahl

Les rieurs 7 foisonnent :

Grands amis ils sont tous.

Les gens d'esprit s'7 donnent D'aimables rendez-vous I

Ah ! ah t ah !

Si l'ennui vous assomme Dans la sombre cité, Venez à ce **
sweet-home," L'pays d'Turbanité I

Ah ! ah t ah 1

Pour s'faire ouvrir la porte D'ce séjour enchanté, — Il suffit
qu'on apporte Un grain de bonn' gaîté I

Ahl a&I ahl

Le presbytère de la Malhaie 215

Qui posséd' la recette D'attirer tant d'amis ?

— J'nommerions M'sieu Doucette Mais cla n'est pas permis !

Ah! ahl ah 1

Quant à ce qui l'visite, C'est d'ia fin' fleur d'amis :

On l'accus'ra bien vite — D'écrémer son pays !

Ah I ah 1 ah t

Son église est coquette ; Royal est son couvent, — Mais partout l'on répète . . . Que son cœur est plus gjand !

Ah I ah ! ah t

C'est ici qu'on s'amuse, Plus heureux que des rois :

Chante nous c'Ia, ma muse, Dans ton langag' chinois !

Ah I ahl ah!

2i6 Au foyer de mon presbytère

On y guérit sans peines Les maux les plus afif eux,— Mais surtout ces migraines Qu'on appeir diables-bleus t

Ah I ah ! ah I

Jusque sur la batture

S'a,vance le jardin :

Par dassus la clôture

L*on pêche — et l'on n'prend rien I

Ah I ah I ah :

Lorsque la mer est belle, Pour goûter Tfrais salin, Une blanche nacelle Vous attend, beau marin !

Ah 1 ah I ah I

Quelquefois l'on chavire, L'on est prêt d'se noyer :

Mais ces naufrag' pour rire N'font jamais trépasser I

Ah! ah! ahl

Le presbytère de la Malbaie 217

Vous arrivez d'voyage ; Vous avez froid ou chaud :

Pour ces bobos d'passage, Vite,— à Mam'seU' Provost I *

Ah I ah I ah 1

Mam'seir Provost possède, Dans son buffet surtout.

N'importe quel remède Pour n'importe quel goût I

Ah ! ah I ah I

M'sieur l'curé jamais n'gronde Mais c'est comm'c'la partout I
Il est l'Papa d'tout l'monde, . .

Mais d'son Vicair' surtout !

Ah I ah! ah t

* Mlle Provost est la vieille ménagère du curé. Elle est très hospitalière, et semble n'avoir sur la terre que deux ambitions :
1^ servir le Bon Dieu scrupuleusement; 2^ dépenser scrupuleusement toute la dlme du curé.

Le vicaire est tout d 'suite L'enfant de ^a maison :

Pour pleurer quand il quitte — Pas besoin d'p'lur' d'oignon !

Ah ! ah I ah !

REFRAINS DE CAGE

Air: Isabeau se promhie Le long de son jardin.

NOTRE cage de chêne Ondule avec le flot L'Ottawa nous entraîne Comme un léger canot.

Refrain : Ramons à tour de bras :

En avant la cage !

* Ramons à tour de bras :

En avant : voilà notre clocher là-bas I

320 Au foyer de mon presbytère

Le vent couvre de rides Le fleuve où nous' g[^]lissons.

Nous sautons les rapides Liés sur nos plançons.

Ramons.

Adieu, bois et cabane Où j'ai passé l'hiver.

Le plus ferme s'y damne :

Ottawa, c'est l'enfer.

Ramons.

Au diable les voyages I Au diable les Anglais 1 Vivent nos gais villages Où l'on rit en français 1

Ramons.

Le curé, — ^tout le monde, — Va me serrer la main, Sans compter que ma blonde N'aura pas l'œil chagrin.

Ramons.

BOUTADE ÉLECTORALE

Air : Le diable est sorti de P enfer . . .

LE diable est sorti de l'enfer :

Vous comprenez c'que cla veut dire ?

Le diable est sorti de l'enfer : — Nos députés se font élire I
Membres passés, membres futurs, Membres en fleur, membres
trop mûrs — Partout il en pleut, il en neige :

Mon Dieu, que le ciel nous protège I

Quêter un siège au parlement, — Oh I la vanité ridicule 1 Mais
poux eux soyons indulgent :

L'intérêt du public les brûle I Plaignons plutôt ces pauvres
gueux, Puisqu'au moins la moitié d*entre eux Souvent pour un
château d*Espagne Battrent It ville, — et la campagne I

A qui le temps des élections N'a-t-il pas fait tourner la tête ?

On y discute à coups d'bâtons, Et l'on élit— souvent l'plus bête
I On se chicane à qui mieux mieux :

Mes deux voisins en sont aux ch'veux :

Au fond, leur politique est une — Car, au fond, ils n'en ont
aucune.

L'honnêteté d'ces candidats

Est d'caoutchouc fort élastique :

On en a vu payer des chats

Tout comm' des animaux d'I' Afrique.

*' Mais, Monsieur, mais — dev'nez-vous fou

Pour vous mon chat nVaut pas un sou.

— Qu'import' ? moi j'en aim' la fourrure.*

Mon chat dev'nait d'I'hermin' tout pure.

Boutade électorale 223

Paul n'a pas un sou d'instruction :

Paul, c'est un gros marchand d'farine.

Il connaît la constitution

Tout comm' j 'connais l'Inde ou la Chine.

Mais du haut mal le voilà pris

De vouloir piloter l'pays :

Il a du gin, il a d'ia bière —

Vous verrez qu'il f 'ra son affaire.

Mais voici bien le plus plaisant :

Voici qu'la femme aussi s'en mêle. Madam', l'orage est suffisant — On se s'rait bien passé d'ia grêle.

Pour rendr' les homm's tout-à-fait fous Il faut au moins deux ou trois '* coups : " Mais pour rendre un' femm' frénétique, Il suf&t d'un grain d'politique.

Et pour qui l'honnête électeur Jette-t-il tant de feu, de flamme
?

Hélas I pour le premier blagueur On vendra tout, — ^jusqu'à
son âme I Monsieur promet un pont, un ch'min, Un débouché
sur tel moulin — Oh I que de ponts — malgré la crise— On fait
sur les perrons d'église I

284 ^^ f<^^^ ^ ""^^ presbytère

Vous connaissez un tel, un tel . . . ?

C'est un fameux chef de cabale.

Et jusques â tenir hôtel Tous les quatre ans il se ravale.

Ne nous en moquons pas pourtant :

Certes ! c'est un homme important- Car chaque ivrogne â sa
boutique Va retremper sa politique.

Pour arracher deux ou trois voix, A gauche, à droite, il court, il
vole.

Et si son ch'val tombait, je crois, Il peut s'att'ler à la carriole.

Mais que son enfant tout à coup Tombe malad', la nuit sur-
tout, — Avant de mettre â la voiture Il plaidera, je vous l'assure.

SOUVENIR DU FOYER

Air : — Sur le grand mat . . ,

Au sein des plaisirs de la ville Mon âme est comme un grand tombeau.* Je rêve un bonheur plus tranquille.

Et je regrette le hameau.

Du fond du cœur à ma paupière Je sens des pleurs souvent monter :

Je me rappelle la chaumière — Et j'entends mes oiseaux chanter I

2a6 Aufoysr de mon presbytère

Quand Timpitoyable tristesse Jette à mon front son voile noir ; Quand Tamitié surtout me blessé ; Quand dans mon âme il se fait soir :

Du fond du cœur à ma paupière Je sens encor des pleurs monter :

Je me rappelle la chaumière — J'entends mes sœurs gaiment causer I

Quand sur la rille étincelante La lune au ciel vécue sans bruit ; Quand sur la neige éblouissante Rayonne doucement la nuit :

Encore une larme importune Du fond du cœur monte toujours :- Reverrai-je tes clairs de lune, O ma chaumière, ô mes amours ?

REGRETS D'EXPATRIE

AîR^ — O Caft7/àrt^.

UN Canadien, séduit par le mirage, . Rêvait un soir sous un bel oranger.

Le pauvre enfant songeait à son village, Seul, sans travail, sous un ciel étranger^ Son œil errait à l'horizon de fiamme :

Son cœur trop plein soudain dut éclater :

L*ennui, Tennui jaillissant de son ârae, Comme un captif il se mit à chanter ;

" Pauvre exilé, la tristesse m'abreuve.

La vie ici n'est qu'un brillant tombeau.

J'étais si bien là-bas près du grand fleuve I J'étais heureux, dans mon pauvre hameau !

Pays baig^ié d'amour et de lumière, Oh I laisse-moi te pleurer, te bénir : — O Saint-Laurent I ô ma pauvre chaumière !

Beau Canada ! te revoir et mourir !

Au point du jour c'est la cloche inhumaine ; Le maître est dur, l'air n'est pas embaumé. Pour l'atelier j'ai déserté la plaine, Mon ciel d'azur, mon vallon parfumé !

Pour un peu d'or, pour un peu de poussière, J'ai tout perdu, — fierté, force, avenir : — O Saint-Laurent ! ô ma pauvre chaumière I Beau Canada ! te revoir et mourir I

Si le trépas, sur ce lointain rivage.

Me surprenait loin du sol canadien.

J'irais au pied de quelque'arbre sauvage.

J'irais, mon Dieu, dormir comme un païen.

Jamais les pleurs d'un ami, d'une mère, Ne viendraient là
m'aider ni me bénir : — O mon clocher I 6 mon vieux cimetière I
Dans mon pays, j'irai, j'irai mourir I "

LE CHANT DES ZOUAVES CANADIENS

Air : — Devant Saint-Marc . .

IL a rompu les barreaux de sa cage, Garibaldl, ce sinistre vau-
tour -; Et le vieillard, au monstre qui l'outrage, Oppose en vain la
clémence et l'amour. *"

Refrain :

Nous, penchés sur nos armes, Nous arrosons de larmes Notre
glaive engourdi !

Allons ! plus d'entraves I Volons, fiers Zouaves, Caresser les
braves De Garibaldi !

Pie-Neuf gémit : les guerriers de la France Font de leur sang
Faumône au saint vieillard ; Pie-Neuf gémit : ces preux pleins de
vaillance Volent, jjcxyeux, sous son noble étendard.

Nous, penchés, etc.

Si le trépas, loin des rives natales,.

De notre sang^ teignait notre drapeau.

Avec orgueil répèteMis sous les foalies :

Vive Pie-Neuf et Castelfidardo !—

Dernier refrain :

hsm \ brandis tes annes !

N'arrosions ptlus de larntes Notre glaive engourdi I Allons I.
plus d'entraves !

Venons, fiers Zouaves, Caresser les braves De^C^ribceddi.

D'ÏB ER VI LLE

Air : — Amis^ la matinée est belle . . *

DANS nos hameaux comme à la ville Que l'on incline les dra-
peaux :

Un chant de gloire à d'Iberville, Un chant de gloire au vieux
héros î

Refrain :

Comme il vous balayait sans trêves

L'Anglais, Tlroquois !

Comme il purgeait nos bois, nos grèves

D'Anglais, d'Iroquois î Gloire au guerrier défenseur de nos
droits !

2J2 Au foyer de mon presbytère

Quand il partait pour la conquête — Et lui partait tous les matins — Le Canada levait la tête, Le Canada battait des mains.

Cooune il, etc.

Trois bricks, la foudre sous les ailes.

Le cernent dans la Baie d'Hudson :

Pour lui ce sont trois hirondelles Qu'il crible ou cbase à l'horizon.

Comme il, etc.

L'Étendard, dans les bois il se jette Avec ses diables de héros, — Et la victoire à la raquette Les suit le mousquet sur le dos.

Dernier refrain :

Grisé de poudre et d'espérance.

Guerrier, tu disais :

" Enfants ! n'oubliez pas la France Jamais, non jamais ! — Le Canada sera toujours français ! "

LA SENTINELLE DE MONTCALM

Air : — Pendant ces trois grands jours . .

SUR Lévis et Beauport, De sang baignant nos plaines, Fier Anglais, tu promènes L'incendie et la mort.

Suspends, suspends tes pas :

Car Québec te regarde I Montcalm monte la garde :

Anglais, n'avance pas !

Refrain :

N'avance pas, n'avance pas :

La citadelle te regarde !

Montcalm ici monte la garde :

Anglais, n'avance pas !

A nous ce ciel béni ! Ces montagnes sont nôtres Le sang de
nos apôtres Sacre leur front hardi ?

Les sueurs de nos aïeux Scellent notre héritage :

Ces bons Anglais, je gage.

Se croient ici chez eux !

N'avance pas, etc.

Sous ce rouge drapeau.

Bientôt chaque village Parlerait un langage barbare et tout
ne s'en rendrait pas compte.

L'on entendrait bientôt Le jargon britannique.

Véritable musique D'un peuple visigoth !

N'avance pas, etc.

. Catholique et français, Je ne veux pour boussole Que Rome
et sa parole :

Moi protestant ? jamais !

Un royaume où le foi Compose avec sa dame Les dogmes qu'il
proclame, Je n'en veux pas, ma foi !

N'avance pas, etc.

La sentineUe de Montcahn 235

Anglais, tenez-vous droits ; Que chacun se découvre- 1 Voici le
bal qui s'ouvre Sur l'air *' Vivent nos droits !

Mais ne vous fâchez pas De l'entrain de nos danses :

Bien sûr, vos excellences Feront quelques faux pas t

N'avance pas, etc.

LE CHANT DÉS PATRIOTES

Air : — Pendant ces trais grands jours . . .

ENFANT du Canada, De la France idolâtre, Aux bras d'une
marâtre Hélas I on me jeta.

La France est mon berceau ; Ce sol est ma conquête :

Je puis lever la tête Sous ce rouge drapeau I

Refrain :

Quel insolent dit aux Français :

' ' Disparaissez du Nouveau-Monde ! " Que notre fier canon
réponde :

Honte et mort aux Anglais I

(*) L*aiitear, dans ces strophes, n*entend pas approuver le mouvement insurrectionnel de 1837. H a simplement l'intention

238 Au/9yêr dé mon presbytère

A vous les gros canons 1 A vous, flers bureaucrates, Les soldats écarlates, Les rouges bataillons !

Mais de notre côté, Voyci-vous cette Femme Qui du ciel nous acclame ? — Vive la Liberté !

d'y refléter légèrement rexaltation de ces volontaires dont l*héroïsme irréfléchi, mal dirigé, a failii entraver à jamais la conquête de nos libertés civiles et religieuBes. Le clergé canadien, dont le patriotisme, il mons semble, n'a pas besoin d'être prouvé, a condamné dans le temps le mouvement de 18S7. L'avenir est venu vite confirmer la sagesse de son attitude. L'acte d' Union^ destiné, dePaveumême derAngleterre, à nons "écraser," a clairement fait voir qu'il n'y avait rien à gagner a-iprès d'elle par la violence. — L'Angleterre, au fond, ne tenait pas à nous anéantir, mais à nous *' assimiler." Pourquoi voulait-elle faire de nous des proiesiants et des an^ia ? Ni par zèle religieux, ni par un excès de patriotisme : nation avant tout essentiellement politique, l'Angleterre ne voulut opérer chez nous cette double transforma* tion que parce qu'elle la jugeait nécessaire à son but principal qui était de faire de sa nouvelle colonie une partie "normale** de son empire. Il fallait donc de notre côté nous hftter de lui

Srouver que nous pDuvions rester oatholfques et français et être e parfaits sujets anglais. Or, l'insurrection de 1:837 était plûtôt de nature à accentuer aux yeux de l'Angleterre ce préjugé : que sa nouvelle colonie n'était pas capable de devenir un rouasse harmonieux de son gouvernement représentatif responsable.—

Ce préjugé injuste, mais qui s'explique, le clergé canadien — comme Bédard, Parent, et plus tard Neilson, Baldwin, Lafontaine, Morin, Taché, etc., — croyait qu'il fallait le détruire par une attitude loyale quoique militante par une lutte énergique «ai» dobtffitutkmndle, et non pas avec de pauvres- eaoiis de bols pilosFBAdement révolutionnaires, quelques héros qu'ils fussent. 1) le reste.

Le chant des patriotes 239

Depuis longtemps, soldats.

L'on plaide avec noblesse, Loyauté, politesse :

L'anglais ne comprend pas !

Parlons-lui, Canadiens, Une langue plus nette, — Et que la bayonn^{ette} Plaide nos droits divins !

il est acquis aujourd'hui à l'Histoire que cet acte d' Union de 1840, lancé contre nous comme un engin de représailles, nos hommes d'Etat canadiens, aidés par la Providence qui tire au besoin le bien du mal, ont fini par le faire tourner à notre avantage et par s'en faire une arme magnifique dans la conquête de nos libertés. L'Angleterre, aujourd'hui, nous respecte et nous rend Justice.

{Note de l'auteur.)

•»Ck

LA PATRIE

Air : — A dix-huit ans. . {Les rubans de F Alsacienne,)

ENFANTS, le ciel, le ciel sur nos campagnes A déployé de bien vives couleurs. Sur nos lacs bleus, sur nos vertes montagnes, Le ciel répand ses plus riches splendeurs.

Soit que la neige à nos bois étincelle.

Soit que l'été rayonne sur nos bords, — Oh ! la patrie, oh ! la patrie est belle :

O Canada, je t'aime avec transports I

Un sang choisi, le plus pur sang de France, Nourrit jadis mon pays bien-aimé.

Sous d'autres cieux la Foi pleure en silence : Au Canada le Christ est acclamé.

Jogues, Brébœuf, et cent martyrs encore, Dans le supplice ont rougi nos bosquets : — O ma patrie ! oh ! je t'aime et t'honore :

O Canada, pour toi tous mes respects I

Sur son berceau rugissait le tonnerre.

Et Tavenir, oh ! n'était pas vermeil.

Mais en luttant le Canada sut faire Son nid d'aiglon et sa place au soleil.

L'Anglais le sait si nous fûmes esclaves, Et si ce peuple aima sa liberté : — O ma patrie, ô le pays des braves :

O Canada, je t'aime avec fierté 1

A la patrie oh ! ne soyons pas traîtres :

N'allons jamais désertier ses hameaux.

Quoi ! des Yankees seraient vos rois, vos maîtres. Vous, les enfants de superbes héros ?

Dans nos forêts taillons-nous un domaine ; Autour de nous plantons de beaux vergers : — J'entends chanter le clocher dans la plaine : Il est amer, le pain des étrangers 1

LA CABANE A SUCRE

Air : — Stmez^vous ûf qi^il faut fedrê Pour être canatih'e , , ,

IL est au pagrs natal Un plaisir que j'adore.

Ce a^est pas sentimental, Et la ville l'ignore.

Refrain .•

Ah I ah 1 ah 1 le gai festin, Ah I ah 1 ah I le joli festin Qu'on fait le matin Chez l'ami Gustin — A son grand bois d'érables I

Voyez-vous flamber ses feux

Par delà la savane ?

Le lièvre est au nid, mes vieux • Poussons vers la cabane f

Ahl ahl ahl

Le sucrier canadien

N'est pas un ours sauvage :

Il a le cœur sur la main,

Et vous fait franc visage.

Ah ! ah I ah I

En avant, d'un pas nerveux, L'aimable caravane :

Gustin nous ouvre, joyeux, Son cœur et sa cabane.

Ahl ahl ahl

" Vous voici, mes bons lurons :

Ah I la brave jeunesse !

Plus que plein mes grands chaudrons

Vous avez d'ia finesse I

Ahl ah! ah!

La cabane à sucre 245

Allons, toi, qu'as-tu farceur, Dans ce sac de toil' fine ?

— ^Avant tout dla bonne humeur I Puis des œufs, d'ia farine. "

,

Ahl ahî ah!

Mais, sur la neige allumé, Le feu déjà pétille.

Dans ce poêlon parfumé Voyez quel mets frétille î

Ah I ah ! ah I

L'appétit mange des yeux Le bonbon délectable :

Rien d'aussi fin sous les cieux, — Hors le sirop d'érable t

Ah! ahl ahl

Puis, Gustin, d'un bras savant, Vous tourne l'omelette.

Ah I plus d'un représentant Moins lestement pirouette 1

Ahl ahl ahl

Mais touchons du bout des dents

L'omelette et la tire.

Et malheur aux plus gourmands

Il pourrait leur en cuire 1

Ahl ahl ahl

L'omelette ... et les amours Ont quelque ressemblance :

Trop se pousser nuit toujours Jeunesse, qu*on y pense t

Ahl abl ahl

L'écureuil vient égayer Notre festin nomade ;

Et le merle printanier Siffle la sérénade.

Abl ^I ^1

Sous ces bosquets jusqu'au soir On culbute, on ricane.

Gustin, Gustin, quel manoir Vaut, ma foi, ta cabane t

Ahl ahl ahl

La cabane à sucre 347

Vous ririez de nos concerts :

L'hamionie est cocasse.

Un sur deux chante à Tenvers, Et récho fait la basse.

Ah 1 ah ! ah I

Et Ton se sépare enfin, Mais sans verser de larmes.

Gustin dit d'un air coquin :

Le départ a ses charmes 1

Ahl ah! ah!

Gustin répète gouaillieur :

*' Brigands, prenez la fuite.

Car si vous comblez mon cœur, . . .

Vous videz ma marmite I '*

Ah I ah I ah !

" Ah ! ah I Gustin n'est pas sot :

L'alchimiste admirable I —

Il fait jusqu'à du bon mot Avec son eau d'érable f

Ah 1 ah I ah 1

Gloire à notre ami Gustin Qui fait,— -quel tour de force 1-

Du bonlieur à chaudron plein Dans son palais d'écorce \

Ahl ahl ahl

Gustîn, Gustîn, nous t'offrons Nos merds et nos grâces :

Ah 1 ah 1 ah I nous reviendrons . .

— ^Allons t pas de menaces t '*

Ah 1 ah 1 ah !

Eh bien, du moins gloire à EHeu, Lui qui dans sa largesse

Sema sous notre ciel bleu L'érable et l'allégresse.

Ah! ahl ahl

AVANT DE FAIRE LE PLONGEON

A notre ami M. G. A», de la Malbaie

MON cher ami, tu me demandes Pourquoi j'hésite à publier.

Désireux de me voir briller, Avec humeur tu me gourmandes.

Pourquoi jTiésite ? Eh I dis-le nuÀ ?

Soyons franc : je crains cette foule I J'en ai, ma foi, la chair de poule.

Jliésite, ami, voici pourquoi :

252 Au foyer de mon predfytire

Mon Tolume, je le compaie A ce baigneur sans volonté Qui,
prés du fleuve redouté, A plonger deux jours se prépare I

On aura beau Fencouager, Se jeter soi-aiême à la nage :

Il croit qu'en restant sur la plage, Un baigneur apprend à nager !

Le baigneur indécis frissonne.

Cheveux droits comme un porc-épic :

Avant d'affronter le public, Mon volume est là qui tâtonne !

Oh 1 les prétextes sont fort beaux Pour flâner au pied des falaises :

Le baigneur veut cueUlir des fraises.

L'écrivain, quelques vers nouveaux 1

On trouvera la mer trop haute, Ou le public un peu malin :

Et le baigneur et l'écrivain Restent doués près de la côte !

Avant de faire le plongeon 253

Le public et la mer ont bien Quelque méchante ressemblance :

Même inconnu — même inconstance ; Au fond, souvent l'affreux requin !

Sous le flot noir, c'est l'écrevîsse Qui mord le baigneur au taddon :

C'est la critique au dard poltron Qui pique l'écrivain novice.

Sous un pseudonyme prudent.

Comme celle-là sous la pierre, — La critique, lâche vipère.

Se cache, et ne sort que la dent 1

Voyez : comme un miroir de g  ce, La mer semble vous inviter
:

Gare 1 — il suffit de l'écouter, Pour qu'aussitôt son flot gri-
mace t

Le flot du public —flot trompeur — A sa froideur qui décou-
rage, — Et qui fait que celui qui nage Dans les crampes sent qu'il
se meurt I

Il faut souvent qu'un ami lance Le baigneur un peu malg  r  
lui :

Pour moi je voudrais aujourd'hui Une semblable impertinence
1

Parfois le baigneur en plongeant Se blesse    quelqu'angle de
roche :

Le naissant volume s'  corche Au typographe négligeant 1

Mais trêve    tout cet effroi sombre :

Que mon livre,    la mer tombé, Par deux cents monstres soit
gob   :

Avant tout, des lecteurs sans nombre I

Allons, mon volume, un effort :

Plonge, hardi, sous Tonde noire :

Qui sait, —    la perle de la gloire . .

— Evite seulement la mort I

Juin 1881.

-^»«pr

TABLE

Préface vil

Une souris qui n'avait pas la langue dans sa poche 1

Anathème à la colline de Gelboë 6

I/Ânge de Tespérance 15

Vigile dorée •...•••••19

L'Étemel fardeau 23

Un «extra»* 26

A notre ami M. G.- A. G 27

A sa rencontre • 81

L'homme positif 85

Ge que dit tout bas, le soir, la lampe du sanctuaire 87
Feuille d'automne et jeune artiste••.. 45

Belig'on et Patrie : Mgr de Laval 40

Le vieux Galvaire63

Brises de mai au bord du Saguenay . 69

Trop de musique— trop peu de sens 73

Métamorphose ..75

Saint-Fulgence: Un paysage des bords da Sjguenay ... 77

Feu de joie au cimetière 87

Ténèbres 01

Cantique d'adieu 95

Le réveil de r« Abeille" . . # »7

Premier et d'^mi r sonnet • 09

Du fond du lao— du f jnd de l'âme ICI

Pur Comme les fleurs— g::ti comme l'oises i ' 106

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/aufoyerdemonpreooginggoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.